

Dossier de presse

Au Sud Des Nuages

Jean-François Amiguet

Table des matières

Festivals et Prix p.4

Presse Française

Cahiers du Cinéma	p.5-6
Le Monde	p.7
Télérama	p.8
Pariscope	p.8
Le Nouvel Obs	p.9
Le Point	p.9
L'Humanité	p.10-11
L'Expressmag	p.12
Le Nouvel Obs Télé	p.12
Les Inrockuptibles	p.13
Libération	p.13
Gala	p.14
L'Officiel des Spectacles	p.14
Réforme	p.15
Positif	p.16

Presse Suisse Romande

L'Hebdo	p.17-18-19
Le Temps	p.20
24Heures	p.21
Le Nouvelliste	p.22-23-24
La Tribune de Genève	p.25
GHI (Genève Home Informations)	p.26
Le Courrier	p.27
Echo Magazine	p.28
Vevey Hebdo	p.29
Le Courrier de la Broye et du Jorat	p.30
L'Express	p.31
L'illustré	p.32-33-34
La Presse	p.35-36
Journal de Sainte-Croix	p.37

Presse Suisse Allemande

Tages Anzeiger	p.38-39
Neue Zürcher Zeitung	p.40
Sonntags Zeitung	p.41
Zürichsee-Zeitung	p.42
Facts	p.43
Coop Zeitung	p.44

AU SUD DES NUAGES

En compétition au 21ème Festival International du Film de Montagne et d'Aventure d'Autrans :

- *Grand Prix "José Giovanni" pour la meilleure fiction cinéma*

En compétition au 52^{ème} Festival International du Film de Montagne de Trento 2004 (Italie) :

- *Gentiane d'Or : Prix du meilleur film de montagne*

En compétition au Festival International du Film de Montagne de Tegernsee 2004 (Allemagne) :

- *Grand Prix de la ville de Tegernsee*

En compétition au 9ème Festival International du Film de Montagne de Kendal 2004 (GB) :

- *Prix spécial du Jury*

En compétition au 56ème Festival International du Film de Locarno 2003 :

- *Jury des Jeunes : 2^{ème} Prix*

Sélections officielles :

Festival des Films du Monde de Montréal (Canada) : section "Cinéma d'Europe"

Festival International du Film de Québec (Canada) : section "Cinéma d'Europe"

Journées Cinématographiques de Hof (Allemagne)

Festival International du Film de Pusan, World Cinema (Corée du Sud)

Festival International du Film de Palm Springs (USA)

Festival International du Film de San Francisco (USA)

En compétition au 11^{ème} Festival International du Film de Sochi (Russie)

Festival International du Film d'Innsbruck (Autriche)

Festival International du Film de La Rochelle (France) : section "Ici et Ailleurs"

Festival International du Film de Karlovy Vary (Tchéquie) : section "Another View"

Festival du Film Européen d'Osaka (Japon)

-1^{er} Prix du Cinéma 2003 de la Ville de Zürich (catégorie fiction)

-Nominé dans la catégorie « Meilleur long métrage de fiction » pour le Prix du Cinéma Suisse

-Avance sur recettes après réalisation du Centre National de la Cinématographie (France)

Informations Complémentaires

http://www.swissfilms.ch/ser_filmflyer.asp

Au sud des nuages de JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

La prose du Transmongolien

par JEAN-MICHEL FRODON

D'abord, il y a le poids, délibéré, de ces présences. Celles d'hommes vieillissants, paysans, chasseurs, montagnards suisses aux habitudes rassises, aux joies lourdes comme leurs corps, aux gestes lents comme leurs mots. Ils vont tirer le charmois, ils assistent à des combats de reines, des bovidés helvètes, puissants et numérotés, qui s'affrontent corne à corne. Le plus lourd, le plus taiseux, l'Adrien, on le reconnaît, c'est l'acteur Bernard Verley qui joue le rôle de ce fermier d'alpage, déjà taciturne avant de découvrir les symptômes de l'épidémie qui frappe son troupeau. Il le mènera lui-même à l'abattage, du même pas compté qui le fait monter dans le car, avec ses trois copains. Ils partent en voyage, ils ont une cagnotte pour ça, mais au lieu d'aller voir les putes à Amsterdam comme d'ordinaire ils vont... prendre le Transsibérien, jusqu'à Pékin. C'est comme ça.

C'est comme ça, on croyait savoir où on était, ça a dévié sans crier gare (même si d'emblée la musique, d'une beauté aux limites de la dissonance, suggérait que quelque chose se tramait). À Lausanne, un plus jeune, citadin, bavard, gaffeur, s'est joint à eux. Bon, cette fois on a compris, ce n'est pas chronique bucolique c'est road-movie comédie, contrastes individuels ici (entre les membres du groupe de voyageurs), contrastes collectifs là (entre eux et les habitants des contrées lointaines qu'ils traverseront), tribulations des Valaisans en Chine. Bernique. *Au sud des nuages* ne prend le train que pour faire dérailler tout programme. On attendait un film trajectoire, ce sera une dissémination, une explosion lente et étrange, une dérouté des lignes narratives, des explications géo-socio-trucs aussi bien que des fictions en tous genres.

À peine constituée, la petite troupe commence à se désintégrer, ses membres disparaissent un à un de l'histoire sans plus de façon. Passé Moscou, ne reste qu'Adrien le

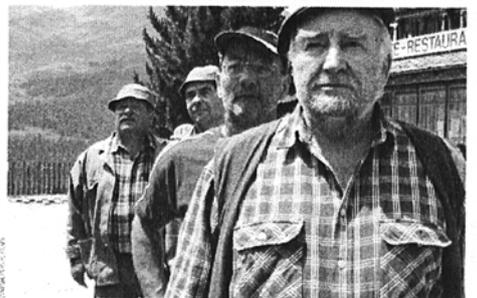
sombre vacher et le jeunot proluxe (François Morel), avant d'atteindre la Mongolie le voyage devient une sorte de ressac de secousses (visuelles, sentimentales, romanesques, documentaires) qui ne cessent de faire glisser le film – le père Cendrars aurait aimé ça.

Un gros sac en forme de macguffin, des pleurs d'amour perdu, quelques châtaignes macho, une beauté asiatique et contortionniste, et voilà Oulan Bator, dix minutes d'arrêt, cette fois on a lâché prise, il est clair que ce film-là fait semblant d'être tout simple pour mieux nous emmener dans d'improbables confins. Au moment où François Morel convole en justes noces avec la belle Mongole, *Au sud des nuages* apparaît comme la manière suisse de dire « carrément à l'Ouest », sauf que c'est à l'Est, tout cela est devenu étonnamment réjouissant, inventif, léger, bien loin des fléchages du début. Mais on n'a encore rien vu, voici Verley seul en piste, et Amiguet qui change de braquet, c'est-à-dire de largeur de voies, et de largeur de voir. Ça, ça prend du temps, on s'inquiète un peu avec le brave Adrien que voilà roulant vers Pékin, on a tort (de s'inquiéter). Sur son orbite irrédentiste, le film n'en finit plus de sortir de sa voie, de ses gonds et de tout ce qu'on voudra. Avec un aplomb imperturbable, en trois coups de baguettes voilà notre Adrien qui décide de rallier le Yunnan (de Pékin, ça fait quand même la traversée d'un continent, chinois qui plus est), histoire d'aller jeter un œil aux vaches du cru, qui lui semblent avoir un air de parenté avec son défunt troupeau – ou un air d'étrangeté, allez savoir.

Ce qui est clair, avant même la magnifique dernière partie de ce périple qui ne cesse de désarçonner et de gagner en attrait, en émotion, en mystère, à mesure qu'il progresse vers tout et rien, mais regarde avec douceur et précision tout ce qui passe à portée de son regard, souvenirs tendres et tristes inclus, ce qui est clair, donc, est que se joue une belle et forte idée de cinéma. Idée d'al-

ler à la rencontre du monde au détriment de tout lien – psychologique, descriptif ou dramatique, idée d'une aventure sans doute du tournage, en tout cas de la vision du film. Cette aventure là est sans tape-à-l'œil, sans explosion ni *special effects*. En moins d'une heure et demie, c'est l'aventure d'être au monde, un monde vaste plus qu'on ne peut l'imaginer, et pourtant dont les points les plus éloignés peuvent trouver leur proximité, leur cousinage, leur accointance, sans faire mine de se ressembler pour autant.

Alors on se retrouve à l'aube assis sur un banc, à raconter ses amours de jeunesse à une très belle femme miao qui n'y entend que pouic. Et c'est bien. ■



Au sud des nuages de Jean-François Amiguet. Critique page 30.

AU SUD DES NUAGES

Suisse, 2003

Réalisation : Jean-François Amiguet

Scénario : Anne Gonthier, Jean-François Amiguet

Image : Hugues Ryffel

Son : Jean-François Musy

Musique : Laurence Revey, Stimmhorn

Montage : Valérie Loiseleux

Interprétation : Bernard Verley, François Morel, Maurice Aulaire, Ariunzaya Tsogoo

Production : Jean-Luc Michaux

Distribution : Cinéma Public Films

Durée : 1 h 21

Sortie : 16 mars

CONTRE-CHAMP

Un barbare en Asie, disait Michaux

par FREDDY BUACHE

Comme partout sur la planète, au pays de Nicolas Bouvier qui partit de Genève en 1953, âgé de 24 ans avec le peintre Thierry Vernet à bord d'une fragile Topolino direction la Yougoslavie jusqu'au Pakistan, le motif des voyages a beaucoup changé : l'usage du monde (titre de l'un des livres qu'il en rapporta) également. Mais ces longs déplacements, aujourd'hui moins difficiles qu'autrefois, obligent encore ceux qui les entreprennent à connaître un ancien fond commun des amateurs de fugues, d'explorations ethnographiques ou touristiques. La voiture, le train, l'avion n'ont pas transformé l'esprit d'escapade qui sollicite toujours l'imprévue réaction à d'autres visages, à des paysages différents, à des apparences qu'on pense nouvelles. Leur soudaine réalité, superposée à la trace des souvenirs laissés au départ, contraint les imaginations vagabondes ou érudites d'aborder avec franchise, au cours de la route, ce qui résiste et correspond aux trajets de la vie. De la naissance à la mort et des émotions plaisantes aux souffrances de l'être, ces chocs de la solitude peuplée trouvent rarement une parole interprétative et, pourtant, ils se libèrent par incidences de l'oubli, d'où les flashback à peine indiqués au flanc du récit de Jean-François Amiguet.

Au pied de la Dent Blanche, vers le haut du Val d'Hérens ouvert en parallèle de celui d'Anniviers où s'éteignit l'écrivain nomade Ella Mailland au tournant du xx^e siècle, cinq paysans de la montagne bourrus, taiseux, au retour d'une chasse au chamois puis heureux participants d'un combat de vaches, déconcen-



Adrien (Bernard Verley) conduit ses vaches à l'abattoir puis prend le train.

trés d'apprendre que leurs troupeaux malades semblent promis à l'abattoir, choisissent de quitter le village natal et leurs familles afin d'élargir pour un instant la prison de leurs soucis. Carte ouverte sur la table, un rêve collectif se dessine du bout du doigt : Berlin, Moscou, le Transsibérien, Oulan-Bator, Pékin...

Plus tard, Adrien poursuit seul le trajet jusqu'à Pékin. Le changement de l'écartement des voies de la locomotive et des wagons l'oblige à d'interminables attentes au fond d'un hangar pendant que les ouvriers remplacent les essieux au gré d'une séduisante séquence en montage ultracourt à la soviétique : les crissements, les martèlements sourds, les plages muettes, une atmosphère onirique ou des plongées en apnée confèrent à ce ballet ce qui, d'emblée, révéla cette énergie à laquelle un style naturaliste s'efforça d'échapper et que, mélange étrange, de jodle et de rock, la musique aborde à l'ouverture presque jusqu'au terme de la narration. Cette désorchestration des géométries folkloriques de l'image souligne l'énigmatique vérité des voyageurs qui n'ont pas besoin de mots ni de phrases pour dépasser leur soupçon d'inertie physiologique naturelle. Car, au fond d'eux-mêmes, les interrogations crépitent en contrepoint de la bande sonore générale, admirablement composée par François Musy (abeilles dans les prés, roulements sacca-

dés et répétitifs des roues sur les traverses, rumeurs des populations entr'aperçues aux haltes, bruits d'une mouche dans le compartiment), éléments qui prolongent les indistinctes interrogations d'Adrien, privées de réponses audibles, sauf lorsqu'il apprécie enfin la situation devant une femme chinoise qui chante près de lui.

« On meurt... et on ne dit rien », murmure-t-il après avoir assisté parmi la foule aux combats des buffles, rappel mystérieux des combats des reines. Un songe découvre en lui ce vertige insensé que, dès le début, il présentait : son identité s'éclaire parce que les horizons mangés ne participent déjà plus de la géographie. Ils s'ouvrent, limpides gentianes des Alpes ou de l'Extrême-Orient, à la flamme de sa lucide subjectivité ressuscitée en face d'un passé reconquis et d'un futur ouvert. ■

Au sud des nuages, de Jean-François Amiguet •
Un (rail) road-movie exemplaire

La balade de fermiers suisses dans le Transmongolien

SUR LE MOMENT, on est emporté par la faculté d'émerveillement. Jean-François Amiguet, qui a réalisé *Au sud des nuages*, semble incapable d'ironie, de dérision, même face aux situations les plus burlesques. Pourtant, il y avait de quoi faire : l'argument central du film repose sur le voyage ferroviaire de trois fermiers suisses, accompagnés d'un benêt citadin (et pas n'importe lequel : François Morel).

Il y a là de quoi prendre la suite des plus condescendantes des comédies rurales ou des plus larmoyantes des bluettes paysannes. Mais le film contourne de très loin ces obstacles et – en le voyant – on ne pense même pas aux pièges qu'il évite. On est trop charmé par l'odyssée d'Adrien, éleveur célibataire, la soixantaine bien tassée. Bernard Verley lui prête sa densité physique, sa rare capacité à se taire en disant des tas de choses. Adrien fait partie d'une association informelle, réunissant quelques fermiers du Valais. Ils ont l'habitude de mettre de l'argent au pot jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour se payer des vacances.

Et, cette année-là, l'un d'entre eux propose d'aller en Chine, en train, par le Transmongolien. Cette

année-là aussi, Adrien est obligé de faire abattre son troupeau parce que l'une de ses bêtes est atteinte d'une maladie, jamais nommée. Du coup, alors que ses amis partent en vacances, Adrien part, tout court.

A la suite d'un désistement, l'équipe est complétée par Roger, supporter du Servette de Genève, gentil ballot. Au fil des gares, le groupe se défait, pour laisser face à face, à Oulan-Bator, Adrien et Roger.

Ce qui leur arrive est amusant, mais ce qui compte ici c'est surtout la manière dont le temps s'écoule dans le compartiment du train russe ; la façon dont Jean-François Amiguet plonge ses héros dans d'improbables bouillons de culture, bagarre mafieuse dans un cabaret moscovite, chasse à la marmotte en Mongolie. *Au sud des nuages* devient ainsi une exemplaire invitation au voyage, un (rail) road-movie dont les protagonistes triment à travers l'Eurasie leur envie de changer et, dans le filet à bagages, leur éternelle difficulté à être.

Thomas Sotinel

Film suisse avec Bernard Verley, François Morel. (1 h 21.)

Au sud des nuages

Des amis suisses partent en Chine. Vagabondage et ironie sont du voyage.



Une fois par an, ils ont l'habitude de partir en vacances entre hommes : cinq paysans suisses taciturnes et fraternels. Cette année, ce sera la Chine, en train : de Berlin à Pékin, en passant par Oulan-Bator... Seulement le vétérinaire se dédit. Les deux frères Willy et Lucien renoncent eux aussi. L'un, à Berlin, parce qu'il est sans nouvelles de son chien. L'autre, à Moscou, parce que son frère lui manque. Même Léon, le fidèle Léon, repart,

parce que les toilettes du wagon-lit lui ont avalé ses pilules pour le cœur. Alors, Adrien (Bernard Verley, tout en retenue) se retrouve seul. Enfin pas seul, justement. Car un plus jeune s'est joint au groupe. Un vague neveu. Devenu genevois il y a quelques années, parce qu'il en avait marre de vivre en montagne, « où il n'y a que deux saisons : l'hiver passé et celui à venir ». Roger (François Morel, drôle et lunaire) est gentil, naïf et sentimental. Sans doute est-ce pour ça qu'il a été plaqué par sa

femme. Pour ça, aussi, qu'il tombe éperdument amoureux d'une ravissante Mongole...

Un peu comme dans le cinéma suisse des belles années 70-80 (Michel Soutter et *Les Arpenteurs*, Yves Yersin et *Les Petites Fugues*), le film ne cesse de prendre la tangente. Il semble solidement calé sur les rails du Transsibérien, mais non : le chemine, il trotte. Et quelques gags créent un absurde gentil, gentiment décalé. Il y a, certes, pas mal d'ironie dans le voyage

d'Adrien, qui parcourt la moitié du monde pour applaudir, en définitive, au fin fond de la Chine, les mêmes combats de taureaux que dans sa Suisse natale. Mais on perçoit, aussi, derrière son silence qui ne se brise qu'à la toute fin, son angoisse et son chagrin devant la fuite des jours et la disparition des êtres chers... Le film a été tourné avec 3 euros 6 cen-

times, ça se voit, mais on s'en fiche puisqu'on y retrouve la qualité repérée, il y a plus de quinze ans, dans le premier long métrage de Jean-François Amiguet, *La Méridienne* : la mélancolie ludique.

Pierre Murat

Suisse (1h20). Réal. et scénario : Jean-François Amiguet. Avec : Bernard Verley (Adrien), François Morel (Roger), Maurice Auffer (Léon).



Au cours du périple, le petit groupe va se disperser.

Au sud des nuages

2004, 1h20. Comédie dramatique franco-suisse en couleurs de Jean-François Amiguet avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer.



Adrien, paysan solitaire du Valais, vit seul avec ses vaches et quelques compagnons du village. Le voyage annuel des copains a pour destination la Chine, en train. Le périple ne prend pas les chemins prévus, et de rencontres en péripéties, le vieil homme se libère. Un road movie émouvant, décalé, plein d'humanité.

Quartier Latin 19 ter - Les 7 Parmissiens 90

Pariscope du 16 au 22 mars 2005 No 1921

Au sud des nuages

2004, 1h20. Comédie dramatique franco-suisse en couleurs de Jean-François Amiguet avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer.



Adrien, paysan solitaire du Valais, vit seul avec ses vaches et quelques compagnons du village. Le voyage annuel des copains a pour destination la Chine, en train. Le périple ne prend pas les chemins prévus, et de rencontres en péripéties, le vieil homme se libère. Un road movie émouvant, décalé, plein d'humanité.

Quartier Latin 19 ter - Les 7 Parmissiens 90

NOUVEAUTÉS

Les critiques des nouveaux films sont aussi à lire dans le *TéléCinéObs*.

♥♥ **"Au sud des nuages"** (CD) de Jean-François Amiguet. Avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer, Ariunzaya Tsogoo. 1h21. Suisse.



© Cinéma Public Films

► Cinq paysans suisses, montagnards, bourrus et mutiques, décident de quitter leur village natal pour aller en train jusqu'en Chine. Jean-François Amiguet signe un road-movie improbable où Moscou, trans-Mongolie, Oulan-Bator et

Pékin riment avec Suisse : à mesure que ses personnages s'enfoncent vers l'Orient, il fait dérailler nos attentes, tout en douceur, tout en silence et nous mène vers d'autres horizons. Ceux du souvenir, de la solitude, du rendez-vous avec le monde et avec soi-même.

● AU SUD DES NUAGES ★★★

de Jean-François Amiguet,
avec Bernard Verley,
François Morel.

Vainqueurs à un combat de bovidés, quelques paysans vaudois taiseux s'offrent le Transmongolien. Et c'est parti pour la Chine. L'attelage, burlesque, se complique d'un jeune facteur gaffeur et bavard. Un seul parviendra à destination, assistant au même combat de bêtes cornées que dans ses montagnes. Que cherche-t-on dans le voyage ? Le monde, l'amour, la mort ou quelque souvenir enfoui ? On ne dira jamais assez le

charme faussement simple de ce road-movie qui ne cesse de déjouer les genres. Tandis que le groupe implote en silence, on se laisse glisser, on déraille doucement vers la gravité, jusqu'à l'épilogue absolument somptueux.

Voyage initiatique à bord du Transsibérien

Rail-movie. Du Valais au Yunnan, un lent périple ferroviaire avec des comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages.

Au sud des nuages,

de Jean-François Amiguet.
Suisse. 1 h 21.

C'est un rude et taiseux, l'Adrien (Bernard Verley), soixante-dix ans, perdu avec ses vaches dans les alpages du Valais, au-dessus des villages du val d'Hérens. Et ne voilà-t-il pas que son troupeau, faut l'abattre, une des bêtes ayant contracté le mal. Alors que faire, sinon malgré tout effectuer le voyage qu'il s'offre avec des potes une fois l'an pour sécher la cagnotte constituée au café. La dernière virée, c'était Amsterdam. Pourquoi pas de nouveau puisqu'ils y ont « encore deux copines ». Mais voilà, l'Adrien, cette fois, c'est aller en Chine par le train qui le branche : « On boit des verres, on regarde par la fenêtre, quatorze jours de voyage, on a juste assez. » Et quand l'Adrien a parlé... Bobine des autres, sur fond de combats de taureaux, de clochettes tintinnabulantes et de musique alpestre. C'est furieusement rural. Déjà, l'un renonce à partir et les deux autres font la gueule. Pour remplacer le défaillant, au grand dam d'Adrien qui le découvre trop tard, les compères



Au sud des nuages du réalisateur suisse Jean-François Amiguet, un vrai bijou d'humanité.

ont ramassé le Roger (François Morel), neveu d'Adrien (« Il a pas inventé l'eau chaude mais il sait les langues »), plouc de chez plouc quelque part entre le Hulot de Tati et monsieur Brun chez Pagnol, qui, de surcroît, a de facto trahi les siens en s'installant à la ville.

« J'aime pas la montagne et j'aime pas la neige, et là-haut, il n'y a que deux saisons, l'hiver passé et l'hiver prochain », avouera-t-il plus tard.

Déjà, qu'ils nous plaisent ces mecs, alors même que l'intrigue se met seulement en place ! Humainement sans doute, tant leurs failles suin-

tent sous leurs certitudes, mais avant tout cinématographiquement, tronches qui occupent massivement l'écran, visages burinés de manuels exposés aux intempéries, frères de sang des ouvriers de *Schultze Gets The Blues* – le beau film de Michael Schorr sur des laissés-pour-compte

de la mondialisation dans les mines anciennement est-allemandes –, chemises à carreaux, larges bretelles, sacs à dos de montagnard, casquette américaine pour Adrien et chapeaux tyroliens de cuir noir pour les autres, on voit le tableau...

Un long voyage commence, par le car postal, le train local ensuite et enfin l'express pour Berlin. On se la joue maussade, on boit des canons et puis tout recommence. À Berlin, les dissensions s'accroissent entre qui veut voir le Mur, « mais c'est qu'un mur », et qui veut voir les bêtes, au zoo s'entend. Les silences lourds sont plus pesants que les mots (Roger : « Après mon deuxième divorce, j'ai plongé, deux mois d'hôpital... »). C'est après la monotone traversée des grandes plaines qui mènent en Biélorussie passées à taper le carton en descendant des chopines (« Comment tu peux savoir, c'est toujours la même chose, pas une montagne, rien... »).

Voici Moscou et ses soirées glauques dans le goût d'Amsterdam. Retour à la case départ par avion sur Zu-

rich pour le Léon, victime d'un malaise dont il ne se remettra pas (« Le Léon, il a plus sa femme et ça ronge... »), et le quatrième sbire qui l'accompagne. Désormais, Adrien et Roger sont face à face, en route pour Oulan-Bator (« Y a pas grand-chose à voir »), ou plutôt le seraient si Roger ne jouait soudain les bons samaritains vis-à-vis d'une Mongole importunée par un soupirant ou un compagnon. Coup de foudre qui nous entraîne à la recherche de la belle dans la fin, touchante dans la confession qu'il adresse sur un banc à une femme du cru incapable de croire le parcours achevé. Il ne le sera que dans le Yun-nan (en français : au sud des nuages) où Adrien – était-ce son but secret pour entreprendre ce voyage ? – retrouvera l'atmosphère festive des combats d'animaux, avant la fin, touchante dans la confession qu'il adresse sur un banc à une femme du cru incapable

de le comprendre, hitchcockienne dans la nécessité de l'aveu pour que l'œuvre arrive à son terme, mais inutilement redondante en termes de message : perte de sa fille, de sa mère et de son frère, merci, on avait depuis longtemps compris sa solitude.

C'est, une nouvelle fois, un beau film que nous donne Jean-François Amiguet, réalisateur trop discret, plus souvent dans son village valaisan que sous les feux des médias. On aime le principe de ce road-movie qui prend son temps, de ce voyage initiatique où les personnages se découvrent sans s'y attendre, de cette description hors du commun de la solitude d'hommes dépassés par leur époque, qui le sentent et en souffrent. Premiers dans leur bistro, poussière aux yeux du monde. L'œuvre, quoique courte, s'effrite quelque peu en route mais ses bases sont solides, à l'image de ses comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages, et de l'humanisme qui en découle.

Jean Roy

★ Au sud des nuages

de Jean-François Amiguet

Le Valais, ses combats de vaches, sa raclette. Et puis le tableau helvétique s'efface au profit d'une chronique transsibérienne, via cinq amis qui décident de prendre un train pour la Chine. Chemin faisant, certains changent d'avis, un autre tombe amoureux, tandis que le plus bourru va jusqu'au bout du voyage et de sa solitude. Et parce que Jean-François Amiguet privilégie l'humanisme plutôt que le pathos, le périple n'a rien d'ennuyeux ni de déprimant. Les amateurs d'un cinéma carte postale en seront pour leurs frais : le réalisateur, parti seul en repérage durant six semaines, cherche non à briller avec de l'exotisme esthétique, mais à communiquer un blues impressionniste. Très appréciable. ● **C. Ca.**



Un voyage humaniste de la Suisse vers la Chine.

♥♥ Au sud des nuages

de Jean-François Amiguet

Cinq paysans suisses, bourrus et mutiques, décident de quitter leur village natal pour se rendre en Chine et nous entraînent dans un road-movie drôle et décalé où chacun a finalement rendez-vous avec lui-même. ■ **Bi. A.**

Road-movie suisse. Avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer, Ariunzaya Tsogoo. 1h21.

AU SUD DES NUAGES

DE JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

avec Bernard Verley,

François Morel

**Un road-movie entre la Suisse et la Chine porté par son acteur principal : le grand Bernard Verley.**

Depuis Rohmer et *L'Amour l'après-midi* en 1972, aucun réalisateur n'avait offert de premier rôle au cinéma à Bernard Verley. On se demande bien pourquoi. Il incarne, dans le film de Jean-François Amiguet, un vieux loup solitaire, un montagnard helvète respecté par ses amis, mais incapable d'émettre une once de sentiment. Une sorte de mutisme obstiné qu'il partage avec ses compagnons. Pour leur voyage annuel, ces vieux garçons feront une infidélité aux vitrines d'Amsterdam pour une rencontre improbable avec la Chine, via le Transsibérien. Ce road-movie prend ainsi le train pour mieux dérailler, perdant un à un ses passagers. Et Verley poursuit seul un voyage qui devient initiatique malgré ses 70 ans passés. Au fil de son périple, l'ours mal léché dévoile les blessures qu'il refoulait jusque-là, s'ouvre au monde et fait le pont entre les montagnes suisses et les montagnes chinoises jusqu'à un final bouleversant.

Au sud des nuages

de Jean-François Amiguet, 1h21.

La fugue d'un vieux paysan suisse (Bernard Verley), flanqué de son Deschiens de neveu (François Morel), des alpages vaudois vers Oulan-Bator, et la steppe mongole. Une fiction à la patience documentaire, à la manière de l'école canadienne des années 70, beaucoup d'humanité, et une bonne surprise.

Cinéma

**AU SUD DES NUAGES**

De Jean-François Amiguet, avec François Morel et Bernard Verley

Adrien, un vieux paysan du Valais têtu et rebelle, part sur les routes de Chine avec des copains et son neveu. Conflit de générations, situations cocasses et rencontres émouvantes avec les habitants, plus qu'un périple, cette aventure lointaine raconte une quête intérieure sur fond de paysages magiques. Poétique et superbe !

AU SUD DES NUAGES (2003 – 1h20)

Film franco-suisse en couleurs de Jean-François Amiguet. Avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Aulaire, Jean-Luc Borgeat, Jean-Pierre Gos, Zoé Eggs, Delphine Crespo.

● **Road-movie** : Adrien, 70 ans, vit seul avec ses vaches sur les hauteurs du Valais. Un jour, s'arrachant à ses terres, il décide de partir à la découverte du monde avec un groupe d'amis. Destination : la Chine. L'un des quatre coéquipiers se désiste bientôt, remplacé par un jeune neveu d'Adrien, Roger, venu de la ville, volubile, superficiel, trop différent pour s'intégrer aisément à ce groupe de montagnards. Les autres renonceront à leur tour. Finalement, Adrien ira seul jusqu'au bout du voyage.

● C'est le quatrième long-métrage du cinéaste suisse Jean-François Amiguet, en collaboration avec Anne Gonthier, sa scénariste de **L'écrivain public**. Une fable sur le silence d'hommes habitués à la solitude des montagnes qui s'aventurent dans un étonnant road-movie. Beaucoup de poésie au fil de cet itinéraire qu'accompagnent de superbes motifs musicaux. – **A.M.**
Quartier latin 5° , Sept Parnassiens 14° , Fontainebleau Ermitage 77, Gif-sur-Yvette Central Cinéma 91, Nanterre Lumières 92.

L'avion-cargo et le Transsibérien

Deux films inclassables : le premier est un documentaire qui ressemble à un polar et le second une fiction semblable au réel.

Claude-Marie TRÉMOIS

« **Etonne-moi** », disait Cocteau. Aujourd'hui, qu'est-ce qui étonne ? Peu de choses, car notre époque a tendance à confondre ce qui étonne et ce qui épate. Or, l'épate n'épate plus, la surenchère fatigue et le n'importe quoi ennue. Ce qui nous surprend parfois, ce ne sont jamais de grosses machines, mais de petits films insolites. Il vient d'en sortir deux : *Le Cauchemar de Darwin* et *Au sud des nuages*. Ils ont en commun d'avoir l'air d'échapper aux catégories.

Les catégories, on les connaît. D'un côté, le documentaire. De l'autre, la fiction. Ce qui est insolite, ici, c'est que *Le Cauchemar de Darwin* est un documentaire en forme de polar ; et *Au sud des nuages*, une fiction qui ressemble à un documentaire. Entendons-nous bien : le premier est un vrai documentaire ; le second, une vraie fiction. Ce qui les rend différents, c'est le regard du metteur en scène.

Prenons *Le Cauchemar de Darwin*. Documentariste autrichien, Hubert Sauper a promené sa caméra en Tanzanie, au bord du lac Victoria. Là, il a filmé d'énormes cargos volants qui, chaque jour, emportent en Occident quarante ou cinquante tonnes de filets de perches du Nil. Pendant ce temps, autour du lac, une population misérable tente de survivre avec les squelettes de poissons grouillants de vers, tandis que les enfants sniffent de la colle.

Mais qu'est-ce donc que cette perche du Nil ? Un prédateur, introduit dans le lac Victoria à titre d'expérience scientifique, qui a peu à peu dévoré tous les autres poissons. Sa chair est savoureuse et pourrait donc être une source soit de nourriture, soit de revenus, pour les populations locales. Pourrait... si l'Occident ne se conduisait pas non plus en prédateur.

Car ce qu'ils apportent en échange, les avions-cargos, Hubert

Sauper finit par le savoir en arrachant quelques bribes de vérité à un pilote ivre : des armes.

Sans commentaire, Sauper nous plonge dans l'univers d'un film noir. Les énormes cargos volants font penser à une attaque d'extra-terrestres. Les enfants semblent sortis d'un film de Buñuel (*Terre sans pain* ou *Los Olvidados*). Et les trois jolies prostituées qui chantent et qui rient évoquent Carco ou Mac Orlan. A la fin du film, l'une d'elles ne sera plus là, victime d'un soulaud ou d'un sadique...

Métaphorique, poétique et tragique, *Le Cauchemar de Darwin* en dit plus long – et surtout le dit mieux – que la plupart des documentaires prosaïquement pédago.

Le Suisse Jean-François Amiguet, lui, partage son temps entre le documentaire et la fiction. Parce qu'il fait monter ses personnages – des montagnards valaisans – à bord du Transsibérien, on se croit convié à une sorte de documentaire sur la Mongolie extérieure. Il n'en est rien. De la Mongolie, d'ailleurs, on ne verra pas grand-chose : un peu de steppe, quelques gares, un bout de rue, parfois. Pourtant, nous n'avons pas tout à fait tort. *Au sud des nuages* est bien une sorte de documentaire. Mais un documentaire sur les voyageurs.

Où ça se complique, c'est que ces voyageurs sont des personnages de fiction joués par des comédiens. Et que l'histoire – aussi ténue soit-elle – a été soigneusement écrite par Amiguet et sa complice habituelle, Anne Gonthier.

Mais reprenons au début. Avec la cagnotte de leurs parties de cartes, cinq vieux paysans du Val d'Hérens décident de s'offrir un grand voyage. Jusqu'en Chine. Avant le départ, l'un d'eux déclare forfait. Il est remplacé par un jeune citadin, Roger (François Morel), aussi bavard que les autres sont taiseux. La présence de Roger déplaît beaucoup à Adrien (Bernard Verley). Après les défections successives de leurs compagnons, Adrien et Roger se retrouvent seuls pour terminer le voyage.

Un voyage, nous le comprenons très vite, qui est un voyage intérieur. Adrien et Roger ne sont partis si loin que pour tromper leur solitude. Lui échapper peut-être. En tout cas, la reconnaître, la nom-

mer, l'avouer. La dernière séquence est magique où Adrien, toutes défenses tombées, confie le passé qui le hante à une vieille Chinoise qui ne comprend pas un mot de ce qu'il lui raconte.

Ceux qui ont vu *La Méridienne* (1987), avec Kristin Scott Thomas, n'ont jamais oublié le nom de Jean-François Amiguet. C'était un mari-vaudage léger, à peine cruel, une éducation sentimentale où le héros, dans l'espoir de mieux percer ses propres sentiments, se faisait suivre par un détective privé... On retrouve ici la même délicatesse, le même humour, la même grâce. Et surtout la même façon insolite de raconter – ou plutôt de ne pas raconter – ce qui se passe au fond des cœurs ■

Le Cauchemar de Darwin

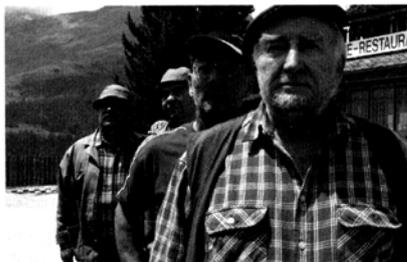
documentaire franco-austro-belge de Hubert Sauper. 1.47

Au sud des nuages

film suisse de Jean-François Amiguet avec Bernard Verley François Morel Ariumzaya Tsogoo 1.21.

Au sud des nuages

Suisse, de Jean-François Amiguet, avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer, Jean-Luc Borgeat, Jean-Pierre Gos, Zoé Eggs, Ariunzaya Tsogoo.



Adrien, paysan suisse septuagénaire, tue le temps à la chasse et aux « combats de reines », cette tradition valaisane de combats entre vaches de la race d'Hérens qui avait fait l'objet, il y a une dizaine d'années, d'un joli téléfilm de Pierre-Antoine Hiroz avec Pascale Rocard. Pour le tuer davantage encore, il entraîne son petit groupe d'amis, partenaires d'apéro et de cartes, dans un improbable projet de voyage en Chine par le Transmongolien. Toute l'habileté du film consiste à dériver d'une posture attendue d'ouverture au monde et d'enrichissement culturel (sur un scénario *new age*, Adrien aurait sans doute découvert le bouddhisme) au constat réaliste qu'on ne se promène qu'avec soi, son histoire et ses problèmes. En s'autorisant un épisode plus optimiste – la métamorphose progressive d'un idiot du village – autour du personnage interprété par François Morel, Jean-François Amiguet décline certes la thématique du voyage dans des directions moins inquiétantes. Mais cet épisode ne constitue qu'un répit qui met encore plus en évidence, par contraste, la propagation du vieillissement, de la solitude et de la mort. Film à l'écriture simple, *Au sud des nuages* est aussi un film soigneusement construit. Le point d'arrivée du récit renvoie à son point de départ, ajoutant le deuil à la vacuité.

É. D.

L'Hebdo

FRS 4.90 EUROS 4.-

N° 44 SEMAINE DU 30 OCTOBRE 2003

CAHIER SPECIAL
Classement 2003
des meilleures
universités



BONNEFOUS La Coupe de l'America, c'est lui
CONSEIL FÉDÉRAL A droite toute. Sans PS?
CINÉMA Le sublime périple d'Amiguet en Chine

p. 74

p. 20

p. 84



Les tribulations d'un cinéaste romand en Chine

VOYAGE Dans «*Au Sud des Nuages*», Jean-François Amiguet suit un Valaisan laconique jusqu'au bout du monde, jusqu'au bout du deuil. **Antoine Duplan** lui emboîte le pas.

Bien avant de murmurer dans l'oreille des chevaux, auprès de quel cinéaste Kristin Scott Thomas a-t-elle entamé une carrière qui devait la mener au sommet du box-office? Auprès de Jean-François Amiguet, dans *La Méridienne* – bon, il est vrai qu'auparavant elle avait figuré dans *Under the Cherry Moon*, de Prince, mais le funky boy de Minneapolis n'est pas vraiment cinéaste. Bien après avoir donné la réplique à Ava Gardner dans *Pandora*, auprès de quel réalisateur James Mason a-t-il fait une de

ses dernières apparitions? Auprès de Jean-François Amiguet, dans *Alexandre*. Pour la petite histoire, rencontrant dans les rues de Vevey la star qui avait oublié son porte-monnaie, le cinéaste, en voisin cordial, lui a payé un râteau...

Ces anecdotes sont révélatrices de la place à part que Jean-François Amiguet occupe dans le cinéma. Profondément ancré dans une région, comme en témoignent un documentaire sur le Café du 10-Août, à Vevey, ou un court-métrage de fic-

tion en marge de la Fête des Vignerons, il est doté d'un œil et d'un cœur qui lui permettent de revendiquer l'universalité. Il boit son coup dans les troquets d'Evolène, fréquente les théâtres, les comédiens et les producteurs parisiens, il n'arrive pas à se guérir de sa cinéphilie et travaille avec passion pour la télévision, il observe, il est réservé mais s'avère un conteur extraordinaire, immensément cultivé...

Avec son visage plein et sa moustache triste que contrecarrent un nez



CHINE A une femme de rencontre, Adrien ose dire toute la douleur qu'il a tue.



L'ÉCRIVAIN PUBLIC (1993) Robin Renucci et Anna Galiena jouent aux incertitudes du cœur et du désir amoureux.

pointu et des yeux vifs, il évoque quelque discret animal forestier, débonnaire et joueur. Une espèce rare: quelque panda des Pléiades, quelque opossum de Tsaté... L'écrivain Christophe Gallaz, que le cinéaste a filmé pour un chapitre récent des Grands Entretiens de la TSR, le voit comme un tatou, replié sur lui-même: «Il est assez difficile de saisir son centre de gravité.»

FINI LA BAGATELLE Les trois premiers films d'Amiguet, *Alexandre*, *La Méridienne* et *L'Écrivain public*, constituent une «trilogie du désir amoureux», des marivaudages de coloration autobiographique. *Au Sud des Nuages*, qui suit un septuagénaire laconique jusqu'au bout de la Chine, rompt radicalement avec les marivaudages juvéniles, avec le temps des «incertitudes du cœur». Ces dernières années, le cinéaste s'est «pris d'amitié pour le réel». En tournant des *Viva*, des *Temps présent*, des *Pas-*

se-moi les jumelles pour la TSR, en plongeant dans les EMS, les prisons ou le service des soins intensifs, Amiguet s'est écarté des «petits contes de fées détachés de tout contexte socio-économique. Question d'âge, de vie? Je ne me vois plus raconter de petites histoires à la façon de Rohmer.»

RETRAITE ALPESTRE En avril 1994, Amiguet a aussi quitté la dolce vita veveysane pour vivre à Villa, un hameau du val d'Hérens. Cette retraite monacale a fondamentalement modifié son rapport à la fiction, au cinéma. «La vie là-haut m'oblige à faire attention. C'est dangereux. Il fait froid. J'ai quitté la belle insouciance où je baignais. J'avais un peu tendance à me prendre pour Jean-Pierre Léaud à la terrasse du Flore. Nous avons vécu des années de grande légèreté. Nous séduisions les filles, nos parents étaient vivants...»

La réalité s'est invitée dans le cinéma d'Amiguet. A la surprise générale, elle a même emmené le grand anxieux, grand hypocondriaque et sédentaire invétéré jusqu'au bout du monde. «C'est affreux. Je suis un garçon qui s'exporte très mal. J'ai peur du bateau, de l'avion, j'ai peur de perdre mes repères. Je ne parle pas les langues. Je suis l'anti-Bouvier. Je ne voyage pas, je dévoyage...»

Lorsque Amiguet se retire en Grèce pour travailler au scénario de *L'Écrivain public*, il lui faut plusieurs jours pour oser sortir de sa chambre. Au premier détour du sentier, il voit un serpent qui le renvoie dare-dare se calfeutrer... «Horriblement handicapé» par sa phobie de l'avion («Je ne peux pas aller au festival de Montréal. Je peux juste aller à Soleure. Locarno, c'est déjà horrible»), il s'est fait violence: il a pris le Transsibérien jusqu'à

Pékin! L'ami Gallaz analyse ce défi: «Jean-François est comme les timides qui ne rient pas ou alors énormément. Il survit longtemps en huis clos, et puis ça explose et il se lance dans une entreprise qu'un aventurier qualifié pourrait redouter.»

Le tournage s'apparente à une «expérience totale. Une folie! Le budget du film est quasiment celui de l'éducation en Mongolie!» Plutôt que de choisir la facilité, de tourner sur le décor de Transsibérien reconstitué sur une boucle de quelques kilomètres à Moscou avec figurants idoines, Amiguet, fidèle au principe de réalité acquis lors de ses reportages pour la télévision, préfère se coltiner les huit ministres des huit provinces traversées pour obtenir les autorisations nécessaires. A Oulan-Bator, il se décarcasse pour éclairer ses plans: «Il faut d'abord trouver un pylône électrique, puis un électricien mongol qui ose s'approcher du pylône. Quand la lumière jaillit, ça relève du miracle.»

VALAISAN PLUS VRAI QUE NATURE Tous les personnages de la trilogie des incertitudes du cœur ressemblaient peu ou prou à Amiguet. A priori, ce n'est pas le cas d'Adrien, le héros d'*Au Sud des nuages*: «Il vit seul, c'est un paysan, il est mutique alors que je n'arrête pas de raconter des histoires. Mais on peut parler énormément sans évoquer l'intime.» Adrien est une de ces vieilles têtes de bois comme en produisent les mayens. Autoritaire, la septantaine taciturne, il vit à l'écart du village, sur l'alpage avec ses vaches.

C'est un comédien français qui campe cette figure plus valaisanne que nature. Comédien on ne peut plus citadin, Bernard Verley est sorti du théâtre parisien où il jouait *La Griffes* de Muriel Robin à 23 heures. Il a roulé toute la nuit. A l'aube, il

arrivait à Evolène pour enfile les habits d'Adrien. Il est tellement vrai que des habitants se sont demandé s'il venait du val d'Anniviers et s'étonnaient de ne pas le connaître.

GOGUETTE ET DÉRIVE Pour Adrien et ses copains, le moment du voyage annuel approche. Une idée folle surgit: la Chine par le Transsibérien. Ebranlé par la mort de ses vaches atteintes d'encéphalite, Adrien donne son accord. A Genève, nos quatre gaillards retrouvent Roger (François «Deschiens» Morel), un du village qui est parti faire le facteur dans la grande ville, un vrai pignouf çui-là, et en avant l'aventure!

Amiguet ose un pari narratif audacieux, voire scandaleux, comme un musicien qui ralentirait le tempo d'une sonate. *Au Sud des Nuages* commence sur le ton de la gaudriole. Une poignée de contemporains en goguette avec l'humour et la caisse de fendant inhérents. Au fur et à mesure du voyage, Amiguet applique le principe des *Dix Petits Nègres*. A Berlin, un premier rebrousse chemin pour des raisons de santé. A Moscou, deux nouveaux compagnons déclarent forfait: la nostal-

Le film commence sur le ton de la gaudriole et finit en dérive existentielle bouleversante.

gie du village, la crainte de l'inconnu ont raison d'eux. Adrien poursuit sa route avec son neveu. Mais celui-ci s'arrête à Oulan-Bator pour rester avec une femme.

Adrien le taiseux poursuit la route seul, mâchoires serrées, portant sur ses larges épaules toute la responsabilité dramatique. Ce mutisme est si dense que les responsables du doublage ont demandé à Amiguet s'il n'avait pas oublié de leur envoyer les dialogues de la quatrième bobine... «Je ne sais pas si au cinéma on a le droit de changer de convention narrative en cours de récit. J'embarque le spectateur dans une comédie, une course d'école, une virée entre copains. Et puis je bifurque sur un film à deux. Je mets en scène un couple de cinéma, le fort et le faible, sur le modè-

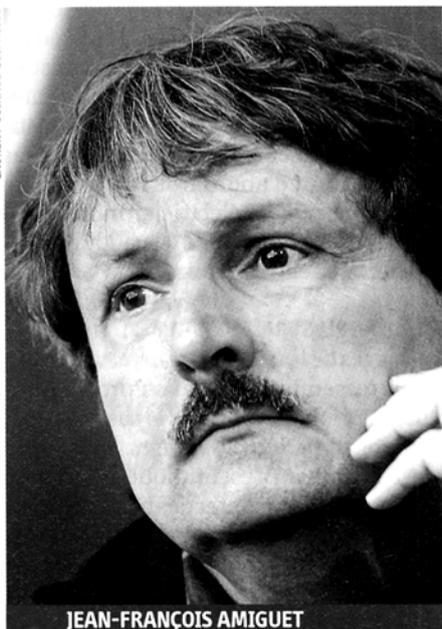
le de *La Chèvre*. Et après le tandem, c'est la dérive existentielle qui se rapproche du cinéma de Taiwan.»

DEUIL ET DOULEUR Le vrai sujet du film, d'abord dissimulé sous les gags et les notations naturalistes, c'est le silence, cette souffrance qu'Adrien le ténébreux, le veuf, l'inconsolé emmène jusqu'au sud des nuages, dans la province du Yunnan où se déroulent des combats de vaches, but ultime de ce long voyage.

A l'aube, auprès d'une Chinoise qui ne parle pas un mot de français mais qui l'écoute, Adrien se met à parler. Il vide son sac. Roc lézardé qui s'ouvre, barrage qui cède, il s'épanche, il déverse tout le deuil et la douleur qu'il a refoulés depuis si longtemps. Ce monologue, à peine amoindri par une pincée de flash-back inutiles, conclut le film sur une note bouleversante. *Au Sud des Nuages* exprime un drame intime. Mais il résonne d'une note que tant le cinéma que la politique suisses peuvent méditer: c'est en s'ouvrant à l'autre, à l'étranger qu'on se dépasse. |

Au Sud des Nuages. De Jean-François Amiguet. Avec Bernard Verley, François Morel. Suisse, 1 h 28.

LAURENT GUIRAUD EDPRESSE



JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

1950 Naissance à Vevey.
1983 *Alexandre*.
1985 *Au 10 Août*, documentaire.
1988 *La Méridienne*.
1993 *L'Ecrivain public*.
1999 *L'Echarpe rouge*.
2003 *Au Sud des Nuages*.

«NOUS SOMMES DES ENFANTS GÂTÉS»

Jean-François Amiguet, dix ans séparent L'Ecrivain public d'Au Sud des Nuages. Le temps vous a-t-il paru long entre ces deux longs métrages?

En fait, au cours de ces dix années, j'ai gagné ma vie en travaillant pour la télévision et je n'ai pas arrêté de développer des projets. J'ai quatre scénarios de longs métrages qui sont prêts. J'ai travaillé sur deux adaptations, *Le bel Antonio*, d'après Brancati, et *Tête coupée*, d'après Iris Murdoch, dont j'avais obtenu les droits - mais la Warner a acheté onze romans d'un coup. Et encore *Monsieur Paul*, une comédie sentimentale. Et un autre projet à tourner en Chine... Bien sûr, un réalisateur crie «Moteur!». Un cinéaste, c'est autre chose: il développe des projets, il rencontre des comédiens. Je n'ai jamais eu la sensation de cesser d'être cinéaste.

Vous n'avez jamais ressenti de découragement?

Faire un film, c'est horriblement difficile. Il n'y a pas d'industrie du cinéma en Suisse. Si tu ne tournes pas, ça ne contrarie personne. Il est donc inutile de vouloir

concurrencer l'Amérique ou la France sur leur terrain, mais bien à définir une voix qui nous est propre. Tu es engagé dans un rallye avec une deux-chevaux. Notre force vient de notre faiblesse. En Mongolie, les rapports qu'un Spielberg pourrait avoir avec la mafia locale sont infiniment plus complexes que ceux que j'ai pu connaître. Nous devons faire les choses que les autres ne feront pas. Bâtir une œuvre artisanale est notre seule chance de survie.

Il y a donc un avenir pour le cinéma suisse?

Il ne faut pas penser à court terme. Je lis les biographies des grands cinéastes. Je vois Joseph Losey, chassé d'Amérique par le maccarthysme, qui arrive à Londres. Il n'a pas un rond. Il ne connaît personne. Il rencontre Harold Pinter. Ils boivent des whiskies à crédit. Pinter lui écrit le scénario de *The Servant*. A sa sortie, le film tient deux jours à l'affiche, c'est un bide complet. Deux ans plus tard, il fait un triomphe. En Suisse, nous sommes des enfants gâtés. A la moindre contrariété, nous hurlons contre le système. En fait, nous ne sommes pas si mal lotis. |

COMPÉTITION • Jean-François Amiguet brigue le Léopard d'or avec un long métrage en forme de voyage, qui invente une autre manière de parler de la Suisse

Du Valais en Chine, un voyage initiatique

Dix ans après *L'écrivain public*, Jean-François Amiguet revient au Festival de Locarno et à la fiction avec un long métrage qui inaugure une nouvelle forme de réflexion sur la Suisse. Loin d'une critique lourdement politique, *Au sud des nuages* propose un regard décalé sur notre pays anachroniquement confiné dans ses montagnes, ses certitudes, sa solitude. Ironie de l'histoire, ce sont deux acteurs français, les excellents Bernard Verley et François Morel, qui incarnent cette Suissitude égarée au cœur de l'Europe. Le premier personnage s'accroche à son merveilleux val d'Hérens, le second est un Valaisan qui a choisi une première fuite illusoire en s'installant à Genève.

A la faveur d'un voyage exceptionnel par sa longueur et son étrangeté, qui les oblige à progressivement tout abandonner de leur passé pour accéder à une autre forme de conscience et de pensée, ces deux hommes que tout semble

opposer à travers des scènes pleines d'humour trouvent enfin l'occasion de sortir d'eux-mêmes pour aller vers les autres, pour exprimer, voire brièvement surmonter, leur solitude originelle. Partis avec d'autres vieux copains valaisans en direction de la Chine, ces deux-là se retrouvent bientôt seuls à poursuivre l'aventure.

Immense solitude

Pour les autres, il est déjà trop tard, l'isolement, la peur, la maladie, l'âge les obligent à renoncer sans même qu'ils en paraissent désolés. Et lorsque le quadra paumé incarné par François Morel décide de s'incruster un bon moment du côté d'Oulan Bator, quittant allégrement ses oripeaux rigolos de supporter du FC Servette pour les beaux yeux d'une Mongole, le patriarce valaisan à la fois tranchant et taiseux interprété par Bernard Verley se retrouve vraiment seul. En quelques plans de pluie chinoise, de gare et de poste ultramoder-

ne pékinoise, le cinéaste parvient à rendre palpable cette immense solitude qui s'exprime enfin, une fois déposé le masque du paysan intimidant qui maîtrise si bien ses vaches et qui aime chasser. La mémoire d'une tragédie intime lui revient alors par bribes traitées d'une manière très sobre et délicate à l'image, comme un rêve tendre, quelque chose qui lui appartenait sans doute davantage que la terre ou les vaches.

Au terme de son voyage en transsibérien, notre compatriote trouve, loin de Pékin, dans la vraie campagne chinoise, matière à replonger dans ses racines paysannes mais sans le secours du verre de blanc, de la raclette et des traditions. Il est enfin face à lui-même, réconcilié. La dernière scène au goût d'inachevé peut surprendre, mais c'est sans doute parce qu'on aimerait poursuivre un bout de chemin avec ce film profond, cocasse et émouvant.

Nadine Richon

Une virée fraternelle

CINÉMA L'échappée belle de Jean-François Amiguet, avec *Au sud des nuages*, va-t-elle drainer le public dans le sillage des *Petites fugues*? On le lui souhaite!

JEAN-LOUIS KUFFER

Le Suisse n'a pas toujours fait que traire sa vache, selon le cliché de Victor Hugo: il lui est arrivé d'aller voir ailleurs. Le nomadisme helvétique est même une vieille tradition bonne à rappeler en période de replis identitaires, alors même que le voyage s'offre aujourd'hui à tout un chacun.

C'est ainsi que quelques potes paysans de montagne du val d'Hérens décident un jour, avec l'argent de leur cagnotte, de se payer un voyage en Chine. Telle est l'idée de départ de *Au sud des nuages*, le nouveau film de Jean-François Amiguet, qui touche à la fois par la justesse de son observation et par le voyage vers l'autre qu'accomplit, presque sans mot dire, le personnage principal d'Adrien, auquel l'acteur français Bernard Verley donne sa formidable présence.

«J'ai le sentiment que Jean-François Amiguet est allé à la recherche de ses pères», explique le comédien qui a ressenti, lui aussi, sous leurs dehors un peu rugueux, l'authenticité et la qualité sensible des gens de la montagne. «Mais ce qui m'a aussi passionné, c'est que le regard de ce véritable artiste est celui d'un ethnologue par rapport à notre époque. Cette histoire de paysan valaisan qui vient de perdre tout son troupeau et ravale son deuil sans en avoir jamais parlé, qu'on voit repiquer



Au sud des nuages, tourné en partie en Chine, avec Bernard Verley, d'une formidable présence. LDD

avec des chasseurs en Mongolie, puis en découvrant les combats de buffles du Yunnan, n'est pas une banale anecdote: c'est une situation d'une belle signification anthropologique, et je l'ai vécue moi-même avec le sentiment de m'enrichir, humainement parlant. Je me suis efforcé, par des chemins intimes, d'aller au fond du personnage, jusqu'au moment où il arrive à cracher sa douleur et à parler enfin, dans la scène finale qui nous a été pour ainsi dire donnée sur les lieux.»

Contrastant à tous égards avec Adrien, le personnage du citadin Roger, incarné par François Morel, donne au film une tonalité cocasse et tendre, alors que les comparses, renonçant au voyage dès Moscou, sont également bien campés par Maurice Auffer, Jean-Luc Borgeat et Zoé.

Pour Jean-François Amiguet, dont on se rappelle la trilogie

plutôt «intimiste», modulant les intermittences du cœur, qu'auront constituée *Alexandre* (1983), *La méridienne* (1988) et *L'écrivain public* (1993), ce nouveau film est lesté par toute l'expérience qu'il a accumulée au service de la télévision. «C'est grâce à ce travail sur le terrain, explique-t-il, que je me suis vraiment pris d'amitié pour ce pays en découvrant par la même occasion tout ce qu'on pouvait en dire au-delà des clichés. En essayant de faire parler le silence d'un paysan de montagne, c'est aussi mes propres silences de cinéaste ou d'individu que j'ai interrogés. J'ai choisi, comme protagoniste, un personnage apparemment très éloigné de moi, mais c'est finalement à l'approche d'une ressemblance que nous avons travaillé avec Bernard Verley. Soit dit en passant, lui qui débarquait de Paris sans

avoir jamais traité une vache s'est tellement identifié à son rôle que, lors du combat de reines auquel il assiste, une paysanne d'Hérens a juste remarqué que ce devait être «un d'Anniviers...»

Épique et lyrique

Saluant avec générosité le jeune cinéma romand en train de s'affirmer (il parle même du *Génie helvétique* de Jean-Stéphane Bron comme d'un chef-d'œuvre), Jean-François Amiguet fait un peu figure, avec *Au sud des nuages*, de réalisateur de transition entre la génération du Yersin des *Petites fugues* (1979) et celle d'une Ursula Meier. Avec un budget à la fois modeste et solide (1,6 million), une logistique relativement légère mais conséquente, et une technique de tournage plutôt traditionnelle, il propose un film d'auteur qu'on pourrait dire un road movie à riche contenu psychologique, dont l'originalité tient autant à la maîtrise du langage raréfié ou non verbal (rappelons que le scénario et le dialogue sont l'œuvre d'Anne Gonthier) qu'à ses qualités picturales ou à la magnifique bande-son (François Musy) que traversent et ponctuent le leitmotiv «jodlé» du groupe Stimmhorn et les vocalises sauvages de Laurence Revey. Belles images de Mongolie et de Chine, beaux personnages, enfin belle échappée qu'*Au sud des nuages*! □

Du Tsaté au Yunnan

Avec l'épopée d'Adrien, «Au sud des nuages», le cinéaste **Jean-François Amiguet** tisse un superbe arc-en-ciel du val d'Hérens aux tréfonds de la Chine.



Bernard Verley devra faire abattre ses vaches avant le grand voyage en Chine et en lui-même.

camille cottagnoud



Au sud des nuages, comme ici nos reines, ce sont les buffles qui sont rois.

camille cottagnoud



A Berlin, François Morel continue, Jean-Luc Borgeat et Maurice Au-fair rentrent à la maison.

camille cottagnoud

Autour d'un verre de fendant, cinq gailards bien de chez nous décident au soir d'une journée de chasse fructueuse – un rien braconnière peut-être – de partir en voyage avec le trésor accumulé de leur cagnotte. Le Tessin où il fait beau, Amsterdam qui, lors de la dernière virée, a laissé quelques empreintes de souvenirs de femmes enfouis au royaume des fantasmes? Non, non, le pécule est d'importance et permet d'aller beaucoup plus loin: la Chine, pourquoi pas? suggère l'un d'eux qui a étudié le parcours. Et en train qui plus est, on y voit plus de choses. T'imagines, traverser l'Allemagne, la Russie, la Sibérie, la Mongolie, la Chine, jusqu'aux confins du Vietnam, jusqu'au Yunnan, cette contrée qui, dite en français, se traduit *Au sud des nuages*. D'où le titre du film.

«*A la Chine!*» dit Adrien qui décide, péremptoire. Sauf pour le vétérinaire qui s'est défilé, ne semblant pas en mesure de convaincre sa femme. Pour les autres, pas d'entrave de ce côté-là, il sont veufs ou célibataires, n'ont pas à argumenter pour convaincre l'entourage. Cependant, cinq billets ont été commandés, il faudra pallier la défection du toubib à bétail. Et c'est finalement ce grand flandrin de neveu, Roger, émigré à Genève, grande gueule, hâbleur, supporter du Servette, mais qui bafouille un peu les langues, qui partira avec le quatuor. Telles sont les premières images, prémices d'une œuvre de cinéma d'auteur qui ne saurait se satisfaire d'un canevas aguicheur ou d'anecdotes tissées de ficelles de chanvre grossier.

Superbes, l'image et le son

Au demeurant superbe de cadrage, de lumière, de maîtrise méticuleuse, en un mot d'une indéniabilité quand les techniques de projection sont à la mesure des exigences d'aujourd'hui et les opérateurs for-

més à cet usage. Or, il est bien évident que l'image est d'importance au cinéma et Jean-François Amiguet, son directeur de la photographie (Hugues Ryffel), son cameraman (Piotr Stadnicki) en sont ici les orfèvres qui nous emmènent en un voyage parcourant la moitié de la planète. On y découvre des paysages superbes ou lancinants de monotonie, ensoleillés ou glaciaux, des foules hétéroclites, des visages radieux ou inquiets, lisses de jeunesse ou burinés en vieilleses. On y côtoie le quotidien de l'ailleurs, surprenant de réalisme, de découvertes, d'inattendus, d'insolite, du moins pour nous.

Itou pour l'importance primordiale du son admirablement servi ici grâce au talent reconnu de l'ingénieur du son (François Musy), autre orfèvre, de l'ouïe, qui cisèle les nuances auditives et nous restitue les ambiances sonores parfaitement différenciées et nous fait découvrir et savourer l'originale beauté des musiques et interprétations du duo Stimmhorn et de Laurence Revey.

Médecin de l'âme

Des Dents-de-Weisvivi à Berlin, du col du Torrent à Moscou, de l'alpage du Tsaté à Oulan-Bator (capitale de la Mongolie), des pyramides d'Euseigne à la Muraille de Chine, les combats de reines d'ici et ceux de buffles de tout là-bas, la création cinématographique peinte et sculptée par le réalisateur Jean-François Amiguet et la coscénariste Anne Gonthier nous interpelle au plus profond de nous-même. L'essentialité de la démarche créative du réalisateur invite à briser le miroir et d'y découvrir le monde intérieur de l'humain dans toute son universalité. Ainsi, la trame réduite aux péripéties de cinq bonshommes en goquette ne saurait traduire la beauté fondamentale du film. Parcourir

des milliers de kilomètres en train et conter les imprévus inéluctables à une telle expédition ne suffit pas. Dès lors, Jean-François Amiguet ausculte les âmes de ses protagonistes, ils les scanne jusqu'aux tréfonds de leur intimité, nous donne en généreux partages cinématographiques sa vision de l'homme, sculptant en délicatesse de bas-relief – en focale de caméra, en prisme de sensibilité – les mécanismes régissant, les dits et surtout les non-dits enfouis de ses personnages, de ses comédiens qu'il aime. Ainsi, Adrien (Bernard Verley), à son insu, sans s'en apercevoir vraiment, se met à nu au-dedans, redimensionne les lectures, visions et jugement de son passé, de son égocentrisme dominant d'hier en son royaume illusoire d'ici. Il découvre qu'il aspire à d'autres dialogues qu'avec lui-même, afin que de retrouver, redécouvrir une réelle dimension en partage avec les autres de son entourage. Berlin, Moscou, Oulan-Bator, K'ouen-ming, cités d'ailleurs à la grandeur démesurée et insoupçonnée jusqu'ici et qui, soudain, comme en un éclair de transfiguration, lui redonne vie à vivre autrement; brisant le miroir écaillé de son Evolène, de son Valais de son entourage qu'il n'avait jusqu'à présent dimensionné qu'en vision et carcan étriqués. Voilà bien l'intérêt formel et fondamental du film de Jean-François Amiguet qui nous invite à en faire autant, à nous ouvrir à l'ailleurs, aux autres, afin que être supplante le paraître. Afin de réaliser et comprendre qu'ici est comme ailleurs et vice versa et que l'homme de là-bas n'est pas si différent que celui d'ici.

Jean-René Dubulluit

Sur les écrans valaisans actuellement à Martigny, et à Sion la semaine prochaine dès le 5 novembre.

Union harmonieuse

Réalisateur, comédiens, paysages et musique en **osmose** parfaite.

Pour Jean-François Amiguet, il aura fallu quatre ans d'imaginaire, d'observation de son environnement quotidien au val d'Hérens, quatre voyages – aller et retour – en train jusqu'à la frontière du Vietnam, pour qu'aboutisse en écran le film qu'il voulait. Or, la valeur en force de son œuvre s'est nourrie de cette incubation lente, de cette introspection des âmes qu'il a su capter chez autrui et mettre en prisme comme en reflets de lui-même, de ses propres non-dits et questionnements sur les hommes et les trajectoires de vie. Et c'est d'une telle démarche créative ciselée au gré de ciseaux aiguisés de sensibilité qu'éclot un réel film d'auteur qui parvient à créer un mariage heureux entre le documentaire et la fiction. Et c'est ainsi que *Au sud de nuages* s'impose en chef-d'œuvre d'union harmonieuse entre la direction d'acteurs et les prota-

gonistes. Chaque comédienne et comédien est reflets délicats ou frustrés de son personnage, du moindre rictus, aux plus subtils clignements d'yeux dubitatifs ou ravis. Aucune once de traits appuyés, aucune démagogie aguicheuse pour faire vrai. La fiction est en épousailles naturelles avec le réel; de plus, tels des anges gardiens assistants de réalisation, les multiples lieux et paysages semblent contribuer à l'harmonie du jeu abouti. Grâce aussi au précieux talent de Bernard Verley et François Morel, acteurs citadins qui découvraient la rudesse âpre de la vie en alpages et les conditions de vie des paysans de montagne. Et l'on ne saurait passer sous silence l'apport indéniable d'autres talents d'ici, de Maurice Auffer, Jean-Luc Borgeat, Zoé et Jean-Pierre Gos qui ont tout naturellement et admirablement transmis à leurs partenaires parisiens, leur

expérience acquise en mémoire vivante des climats ambiants et ruraux, leur approche personnelle des gens de chez nous. Ainsi, le jeu et le travail introspectif des acteurs étincelle – diaphane ou lumineux – en couleurs délicatement entrelacées tel qu'en un joyau rutilant en écrin de cinéma d'où jaillit aussi une merveilleuse musique qui tire un trait d'union harmonique entre la youtze et la musique traditionnelle mongolienne.

JRD

Le Vaudois Amiguet effectue un retour réussi à Locarno

Son dernier film, «Au sud des nuages», a ouvert la compétition.

PASCAL GAVILLET

A lors que le festival vient tout juste de démarrer, deux certitudes imposent leur évidence: l'orage n'est pas près de menacer une Piazza Grande écrasée par la chaleur et il y a trop de films, beaucoup plus que d'habitude. Ce constat oblige le festivalier à des choix drastiques. La prolifération des nouveaux sites créés pour l'événement favorise une certaine dispersion, ce qui est plutôt une bonne chose au vu des conditions climatiques. Au sein de tous ces paramètres, la compétition affiche déjà sa couleur. La bonne tenue qualitative des deux premiers films du concours en atteste.

Et tout d'abord celui du Vaudois Jean-François Amiguet, *Au sud des nuages*, seul candidat majoritairement suisse au Léopard d'or. Si ce film marque un retour, Amiguet n'ayant pas tourné de long métrage depuis *L'écrivain public* en 1993, il dénote aussi un virage. *Au sud des nuages* renoue avec ce cinéma rural, rugueux et brut que la Suisse a souvent cultivé avec une singularité propre et un souci d'écriture payant.

Révéléateur et repoussoir

Nous sommes en Valais, dans les montagnes du val d'Hérens. Là, Adrien (Bernard Verley, improbable mais excellent), 70 ans, n'a pour compagnons que son troupeau de vaches et quelques amis du coin. C'est avec ces derniers qu'il va entreprendre un voyage jusqu'en Chine. Comme ça, sans raison.

parses vont renoncer. Tenace, imperturbable, Adrien continuera, seul avec Roger (François Morel), un Genevois qu'il n'estime guère.

Le parcours initiatique, corollaire de tous les récits de voyage, fonctionne ici comme un miroir. Adrien se retrouve immergé dans sa solitude en terre étrangère. Le film adopte son point de vue, un mélange de curiosité folklorique, de mutisme et d'indifférence obstinée. Ponctué par le défilement des paysages et l'arrêt dans des villes toujours plus lointaines (Berlin, Oulan-Bator, Pékin), le cheminement agit à la fois comme un révélateur et un repoussoir. Deux éléments antinomiques que la rigueur de l'écriture ne cesse de souligner. Le résultat est remarquable et émouvant, par instants troublant, même. *Au sud des nuages* sortira en Suisse romande fin octobre.

Autre indéniable réussite, le premier film du journaliste et écrivain anglais Richard Jobson, *16 Years of Alcohol*, adapté de son propre livre, traite de la rédemption et de la recherche de l'équilibre. Son héros, Frank, doit y faire face à ses démons, l'alcoolisme et la violence, cette dernière sous l'influence d'une bande calquée sur les personnages d'*Orange mécanique*.

Sa progression, son apprentissage en quelque sorte, font alors le jeu d'un film en forme de mosaïque où les repères habituels – chronologie, séquences d'exposition, gestion de l'espace – explosent via une mise en scène aussi audacieuse qu'originale. Jobson y manipule l'image et le son

pour suggérer des sensations ou des états de conscience proches de ceux de son protagoniste. Et cela tout en dressant une peinture assez juste de la culture populaire, musicale essentiellement, dans l'Ecosse des années 60 à 80.

Un magnifique «Adieu»

En parallèle, toutes les autres sections ont également débuté, notamment celle dénommée «Cinéastes du Présent» avec *Adieu*, long métrage aride mais magnifique d'Arnaud Des Pallières. Film exigeant, à cause du discours philosophique qu'il charrie, *Adieu* alterne deux narrations sans rapport l'une avec l'autre. La première conte le récit d'un émigré algérien se voyant refuser l'asile politique en France; et l'autre un deuil dans une famille d'agriculteurs confrontés à la mort. Opposition des styles, énorme travail sur l'image et le son, quintessence des dialogues caractérisent une œuvre difficile mais réjouissante dans sa richesse. ■

«Au Sud des nuages»



Bernard Verley et François Morel dans «Au Sud des nuages». (Photo Monopole Pathé Films)

PiMi - Adrien (Bernard Verley) et plusieurs paysans valaisans de ses amis font régulièrement des voyages ensemble pour oublier la rigueur de leurs existences. Cette fois, plutôt que d'aller faire un tour à Amsterdam ou dans l'une de ces villes où les messieurs peuvent s'amuser librement, ils décident d'aller jusqu'en Chine en train. Exceptionnellement, ils ont accepté qu'un jeune Genevois bavard comme pas

deux (Roger incarné par François Morel) se joigne à eux.

Comme pour des raisons plus ou moins valables, les uns et après les autres, les amis d'Adrien retournent chez eux, celui-ci se retrouvera donc rapidement tout seul avec Roger. Cela ne l'empêchera pas de continuer ce voyage auquel il tenait tant et de faire des ren-

contres à la fois belles et troublantes. Le nouveau film de Jean-François Amiguet sort vraiment de l'ordinaire. En effet, au départ, l'histoire qu'il raconte peut sembler assez ennuyeuse or, avec la complicité de ces deux grands acteurs que sont Verley et Morel, de ses techniciens et grâce à son immense talent de narrateur, il a réussi à faire de «Au Sud des nuages» un véritable petit chef-d'œuvre.

Le silence d'Adrien se brise en Chine

SUISSE • «*Au Sud des nuages*» de Jean-François Amiguet suit Adrien, montagnard valaisan en route vers la Chine.

Bourru, casquette et éternelle chemise à carreau, Adrien vit seul avec ses vaches et ses souvenirs sur son alpage valaisan. Têtu, taciturne, il n'a besoin de personne et inspire le respect à ses amis montagnards. C'est qu'en Suisse le silence devient «pudeur» et le repli sur soi une qualité. Pourtant, lorsque Léon (Maurice Auffer) propose à ses quatre compères un voyage en Chine via le trans-mongolien, ils embarquent pour l'inconnu, armés de bouteilles de fendant. Ils sont accompagnés par le bavard Roger (François Morel), «émigré» à Genève: lui s'épanche sur son divorce et sa dépression, cherche les rencontres. Mais au fil des kilomètres, Adrien va se retrouver seul à poursuivre l'aventure.

Pour parler de ces hommes simples habitués au silence, le Suisse Jean-François Amiguet construit son film sur la tension du non-dit et l'attention portée aux détails. Le réalisateur

de *L'Ecrivain public* réussit son pari en jouant sur le rythme du train, les paysages qui défilent, les regards, le tout cadencé par des paroles rares et une musique lancinante. Une grande force se dégage au final d'*Au Sud des nuages*. Interprété par l'excellent Bernard Verley (qui a tourné avec Chabrol, Godard, Rohmer ou Buñuel), le personnage d'Adrien prend une dimension presque tragique.

Car c'est de son cheminement intime qu'il s'agit. Sans ses repères habituels, Adrien finit par se heurter à l'impasse de son mutisme. Lorsqu'il atteint le «sud des nuages» (le Yunnan, au sud de la Chine), où personne ne le comprend, le langage lui apparaît pour la première fois comme une authentique manière d'être en relation avec les autres et surtout avec lui-même. Et le spectateur est touché par la souffrance de cet homme venu d'un pays où l'on se tait face aux grands deuils de l'existence. APd

Au sud des nuages

De Jean-François Amiguet.
Avec Bernard Verley, François Morel, Maurice Auffer.

La chasse, les combats de reines, quelques amis solides comme les rochers du Val d'Hérens au fond duquel il vit, voilà l'univers d'Adrien (Bernard Verley). Mais quand, autour d'un verre de blanc, Léon (Maurice Auffer) propose un voyage en Chine par le Transsibérien, lui qui ne dit jamais rien est le premier à trinquer au départ. Pourtant, quand l'un des amis renonce, c'est le neveu de Léon, Roger (François Morel), exilé à Genève qui le remplace. A Berlin, un deuxième copain fait défection. A Moscou un troisième et puis Léon lui-même, dont le cœur est fragile. Adrien poursuit vers la Chine avec Roger qu'il perdra en route pour se retrouver seul, à Pékin. C'est un très beau film, tout simple

et vrai, que signe ici Jean-François Amiguet. Une sorte de voyage idéal, qui ne commence qu'à Oulan Bator, lorsque qu'Adrien et Roger s'abandonnent au rythme des régions traversées. Un voyage initiatique qu'Adrien accomplit seul, à la rencontre de lui-même. Le réalisateur brosse avec délicatesse ce caractère à l'apparence puissante, à la sensibilité enfouie sous un épais silence. Il ne caricature pas trop ce Roger de la ville, bavard et malheureux, si opposé à l'Adrien des montagnes. Et résiste à l'exotisme, celui du Valais, celui de là-bas. Accompagnées par la musique de Laurence Revey qui réussit un beau syncrétisme, les images défilent loin de la carte postale, dans leur vérité de paysages, modelés par les hommes.

Geneviève Praplan



Avec un verre de blanc, nos aventuriers ont encore le cœur au voyage, mais ça ne va pas durer...

«Au Sud des nuages», de Jean-François Amiguet Après l'étroit pays, la découverte du vaste monde

Lundi 27 octobre étaient fêtés, à Vevey, les soixante-dix ans du Cinéma «Rex». Occasion choisie par Yves Moser et Marc Pahud pour offrir à leurs invités et au public veveysan le bonheur de découvrir le dernier film de Jean-François Amiguet: Au Sud des nuages, présenté l'été dernier au Festival international de Locarno. En début de séance, après que Yves Moser eut salué l'assistance et exprimé sa vive satisfaction de voir un si nombreux public assister à cette avant-première veveysanne, Jean-François Amiguet présenta quelques-uns des acteurs et des membres de l'équipe de réalisation réunis à Vevey à cette occasion.

BONHEUR: le mot n'est pas trop fort pour dire les sentiments éprouvés tout au long de la projection de *Au Sud des nuages*. Une histoire proche de la vie, des personnages vrais, des images d'une grande beauté, la fascination

des trains et des gares: c'est tout cela, le film de Jean-François Amiguet, mais c'est aussi une mise en scène parfaitement maîtrisée, un scénario et des dialogues dépourvus de tout artifice, une belle interprétation enfin, dominée par deux acteurs français, Bernard Verley et François Morel, mais où l'on retrouve bon nombre d'excellents acteurs romands, tels que Maurice Auffer, Jean-Luc Borgeat et Jean-Pierre Gos.

On ne peut que souligner également, dans cette réalisation, la qualité du son, dû à François Musy, et l'apport de Hugues Ryffel en tant que directeur de la photographie.

Rêver et découvrir le monde

Idée un peu folle, quasi insensée, que celle surgie dans la tête d'un groupe de montagnards valaisans, volontiers chasseurs et amateurs de rackets, de fendant et de combats de reine...

D'abord rêver, puis avoir la force de tout quitter, monter dans un car postal, laisser derrière soi Sion et le Valais, prendre un avion. Et partir. Partir non pas pour Stresa, Cannes ou les Baléares, mais pour des horizons autrement plus lointains: Berlin, Moscou, Oulan-Bator et la Mongolie. Tout cela pour arriver finalement – pourquoi pas ? – dans la vaste Chine et Pékin, sa capitale.

Tout au long de cet immense périple, on assiste à cette découverte de lieux et de monde inconnus, on est témoin des heurs et malheurs liés au voyage, à la distance, à l'éloignement. On est témoin aussi des tensions, voire des conflits qui parfois éclatent au sein du groupe.

Il y a les rencontres dans les trains et les gares, la découverte des immenses plaines de Russie et de Mongolie, les paysages souvent contrastés, traversés au rythme des secousses d'un train roulant nuit et jour vers sa destination finale, des milliers de kilomètres plus loin...

Assisté de sa fidèle scénariste et dialoguiste Anne Gonthier, Jean-François Amiguet, minutieux et consciencieux comme toujours, a consacré plusieurs années à réaliser son film. Il y a mis beaucoup d'intelligence mais aussi beaucoup de tendresse et de profonde humanité.

J.-L. R.

● Au Cinéma «Rex», à Vevey.



Scène de «Au Sud des nuages», le dernier film de Jean-François Amiguet. Les idées de grand départ bouillonnent sans doute déjà dans quelque cerveau...



Au sud des nuages (7 ans conseillé 16)
de Jean-François Amiguet
avec François Morel, Bernard Verley...

Adrien est un solitaire. La tête dure comme le roc de ses chères montagnes du Valais, il règne en maître sur son alpage. A la fois craint et respecté, le vieux rebelle refuse de se mêler au monde. Il faudra à Adrien un voyage en Chine, à des milliers de kilomètres de son domaine, pour accepter la présence de l'autre, pour admettre enfin que rien ne sert d'être roi si on est seul au monde.

Avec cette belle fable, le réalisateur suisse Jean-François Amiguet nous offre sa plus belle réussite, toute de charme et d'humanité avec en prime de superbes images...

Nicolas Kissling

La chasse au Léopard est lancée

Locarno ■ *La compétition officielle s'est ouverte hier avec le quatrième long métrage du cinéaste veveysan Jean-François Amiguet, «Au Sud des nuages»*

Frédéric Maire

Malgré la canicule, 5400 personnes ont afflué mercredi soir pour assister à l'ouverture du 56e Festival international du Film de Locarno, sur la Piazza Grande, avec le magnifique «Tous en scène» de Vicente Minelli, en hommage aux 100 ans de la naissance de ce maître de la comédie musicale. Et on attend aussi avec une certaine impatience sur la Piazza, ce soir, la présentation du premier long métrage de la réalisatrice valaisanne Dominique de Rivaz-Knecht, «Mein Name ist Bach» («Une offrande musicale»), film ambitieux qui raconte la mythique rencontre – ou plutôt le duel musical – entre le compositeur Jean-Sébastien Bach et le roi Frédéric II de Prusse.

Les Suisses en vacances

Mais les choses sérieuses ont vraiment commencé hier après-midi avec l'ouverture de la compétition officielle, inaugurée par «Au Sud des nuages», le quatrième long métrage du cinéaste veveysan Jean-François Amiguet – après «Alexandre», «La méridienne» (sélectionné à Cannes) et «L'écrivain public».

Dans un village des montagnes valaisannes, une bande de vieux copains se retrouvent après une partie de chasse

pour décider où organiser leur virée annuelle. Le plus vieux d'entre eux (Maurice Aufair) a une idée plutôt osée. Avec l'argent de leur cagnotte, ils pourraient s'offrir bien mieux qu'une virée au Tessin: partir jusqu'en Chine, en train, avec le transmongolien. Hésitants, craintifs comme tout bon Suisse, devant l'inconnu, les camarades se laissent convaincre.

Mais finalement, une fois sur la route, les défections se multiplient. L'un d'entre eux tombe malade, l'autre craint pour son chien, le troisième renonce. A Moscou, ils n'en reste que deux pour continuer: celui dont personne ne voulait, Roger (François Morel), un grand bavard installé à Genève, et le paysan Adrien (Bernard Verley), mutique et renfermé, qui ne supporte pas son compagnon de route.

Combats de buffles

Evidemment, le voyage se révèle initiatique et, au fur et à mesure des étapes et des rencontres, Roger et Adrien vont changer. Adrien, surtout, grand blessé de la vie qui ne dit jamais rien, qui vient de voir tout son troupeau de bêtes abattu pour cause de vache folle, qui semble avoir perdu, un jour, un vieil amour, va finalement s'ouvrir à la vie. En découvrant que, à l'autre bout du monde, en Chine, dans le Yunnan, il y a

des combats de buffles qui rappellent étrangement le combat de Reines. Et que l'amour existe, il suffit d'aller à sa recherche.

Car «Au Sud des nuages» raconte, avant tout, et tout simplement, un voyage intérieur: celui que tout individu devrait faire en lui-même pour découvrir le monde, que ce soit son voisin de quartier ou le lointain mongol.

D'autres horizons

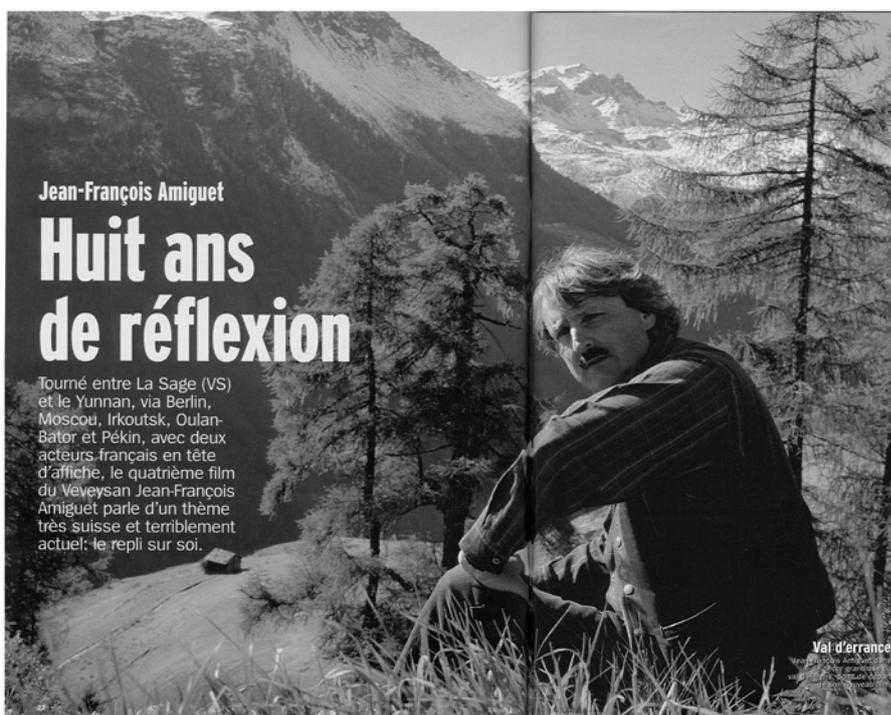
Jean-François Amiguet, dans son film, veut «tordre le cou aux clichés et scanner l'âme des êtres». Les nuages sont partout les mêmes, au Sud comme au Nord, et en gardant les yeux et l'esprit ouverts, chaque homme peut partager avec l'autre. Ce que nous rappelle habilement la musique du film, signée par le groupe Stimmhorn et Laurence Revey qui, partant du patrimoine musical traditionnel suisse (cor des alpes, yodel) l'ouvrent vers d'autres horizons, notamment le chant mongol! /FMA

Jean-François Amiguet

Huit ans de réflexion

Tourné entre La Sage (VS) et le Yunnan, via Berlin, Moscou, Irkoutsk, Oulan-Bator et Pékin, avec deux acteurs français en tête d'affiche, le quatrième film du Veveysan Jean-François Amiguet parle d'un thème très suisse et terriblement actuel: le repli sur soi.

Par Laurent Favre
et Yves Leresche/Lookat (photos)



Jean-François Amiguet

Huit ans de réflexion

Tourné entre La Sage (VS) et le Yunnan, via Berlin, Moscou, Irkoutsk, Oulan-Bator et Pékin, avec deux acteurs français en tête d'affiche, le quatrième film du Veveysan Jean-François Amiguet parle d'un thème très suisse et terriblement actuel: le repli sur soi.

Par Laurent Favre
et Yves Leresche/Lookat (photos)

Il a pris un air pénétré et une grande inspiration, il a croisé bras et jambes, embrassé du regard l'à-pic majestueux sur le val d'Hérens et dit: «Pendant ces huit ans, je n'ai jamais eu le sentiment de ne plus être cinéaste.» Huit ans de réflexion plus deux ans de préparation et de repérages, cela fait au total dix ans que Jean-François Amiguet n'avait plus tourné de long métrage pour le grand écran.

Malgré un travail ininterrompu et une collaboration étroite avec la TSR (*Passe-moi les jumelles* et *Temps présent* essentiellement), le public avait un peu oublié le cinéaste veveysan, aujourd'hui installé à La Sage (VS). Amiguet, c'est le réalisateur de *L'écrivain public* (1993), de *La méridienne* (1988), projeté au Festival de Cannes; c'est l'homme qui a donné à Judith Godrèche son premier rôle au cinéma et lancé la carrière francophone de Kristin Scott Thomas.

Jean-François Amiguet revient cette semaine à l'affiche avec *Au sud des nuages*. Le film raconte le voyage d'Adrien en Chine. Il ne nous parle pas de la Chine mais d'Adrien, paysan solitaire hanté par un deuil, au verbe rare et péremptoire. Le temps d'un long et lent voyage en train – en fait un cheminement intérieur – il va s'apercevoir que le silence conduit à une impasse. Jean-François Amiguet filme ce mal si suisse (d'autant plus néfaste que l'incommunicabilité se dit «pudeur» et est considérée chez nous comme une qualité) avec les outils propres à nos contrées: lenteur, silence, économie de mots et de gestes.

De grands acteurs voulaient le rôle

Au sud des nuages n'est pas un documentaire. Le documentaire montre ce qui arrive au sujet du film. Le cinéma, lui, montre ce qui arrive au spectateur. ▷

Jean-François Amiguet

Au dernier Festival de Locarno, 3000 gorges se sont serrées, déployées. Un succès public pour confirmer de très bonnes critiques. «Un bon film, c'est d'abord un bon scénario. La star, c'est l'histoire», martèle Jean-François Amiguet comme pour mieux souligner le travail d'Anne Gonthier, scénariste de tous ses longs métrages. Un scénario suffisamment riche pour compenser un petit budget et convaincre des acteurs aussi demandés que l'ex-Deschiens François Morel ou Bernard Verley, comédien méconnu mais au CV impressionnant (Buñuel, Godard, Rohmer, Chéreau, Chabrol...). «Ils ont été fantastiques, s'exclame Amiguet. Ils ont fait les courses, dormi dans le train, porté les valises. Je peux vous dire que d'autres acteurs réputés voulaient le rôle d'Adrien mais ils exigeaient un hélicoptère ou de dormir à l'hôtel.»

De son film, Jean-François Amiguet pourrait en parler pendant des heures. D'ailleurs, cela fait bien deux heures qu'il explique, dissèque, analyse, raconte, professe. C'est intéressant, passionnant souvent, mais dans ce coin de pays où volubile rime avec futile, arrive l'instant où l'on se demande comment un bavard pareil peut faire un film sur le non-dit et qui plus est vivre au milieu de ces montagnards économes de leur salive?

«Il manque une bobine»

Dans ce décor à la Heidi, Amiguet on l'enverrait illico à Francfort. Mais il se sent au contraire parfaitement à l'aise. «J'ai souffert de la solitude à Vevey, sur les quais, le dimanche après-midi. Ici, jamais», affirme-t-il. Il est dans son monde. Presque dans son film. Tout là-haut, sur l'alpage de Cotter, le chalet de

son ami Antoine Forclaz, où fut tournée la première partie du film. Un peu en dessous, un autre chalet noirci par le soleil, aux volets bleus. «C'est ici que le cinéma romand a redémarré. En 1967, Claude Goretta y a tourné *Jean le persécuté*, selon moi la plus belle adaptation de Ramuz.»

Un peu partout autour de son chalet exhalant la poix, les habitants du village, qui le saluent à la table voisine ou du balcon d'en face. Tous ont, directement ou non, participé à l'élaboration du film, offrant un dialogue, un trait de caractère, une posture. Comme Christiane, la serveuse. L'un des restaurants du village est relié au chalet du réalisateur par un petit sentier, en fait un cordon ombilical par lequel le film s'est nourri jour après jour. Il fait grand beau ce vendredi-là sur les pentes du val d'Hérens. Pas comme dans son film, où il fait



Yves Leresche/lookat

Le cinéaste veveysan a trouvé refuge à La Sage, un cadre propice à la réflexion.

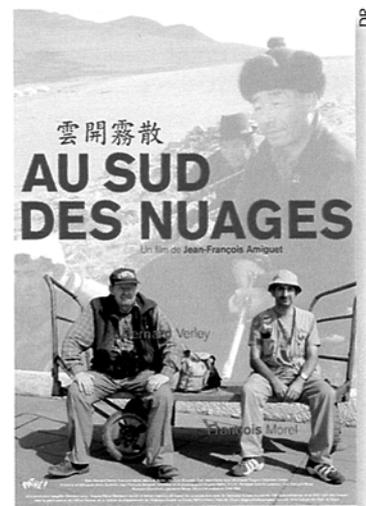
dire à un personnage: «En montagne, il n'y a que deux saisons, l'hiver passé et l'hiver prochain.» Arrive Christiane, une croûte aux chanterelles en équilibre sur l'avant-bras. «C'est elle qui a dit ça un jour, il y a deux ou trois ans. Je l'avais noté.» Sourire surpris de la serveuse. «Le plus fascinant fut pour moi de voir les habitants du village assister au tournage et voir les comédiens interprétant les personnages qu'eux-mêmes avaient largement inspirés», se souvient le réalisateur.

Son patient travail préparatoire d'ethnologue éclate au final d'une invisible présence. Si les situations sont vraies, si les acteurs sont justes, c'est parce que chaque mot, chaque son a été directement puisé dans la réalité. Bernard Verley parvient ainsi à être totalement crédible en Valaisan renfrogné alors qu'il ne cherche jamais à imiter l'accent du Vieux-Pays. Autre

«performance», Jean-François Amiguet, aidé par une bande-son restituant parfaitement l'atmosphère d'un wagon, réussit la gageure de rendre vivante une scène de quatorze minutes sans aucun dialogue! «Le gars de Cinétyp qui double les films à Zurich m'a appelé car il croyait qu'il manquait une bobine! Mais si vous, vous me dites que vous n'aviez pas remarqué l'absence de dialogue, alors je suis comblé. Alfred Hitchcock appelait cela la direction de spectateurs.»

A lui de les mener désormais jusqu'aux salles obscures. - L. Fe ■

Lire la critique cinéma de Catherine Magnin en page 89.



Jean-François Amiguet montre son dernier film à Orbe

Urba 2 «Au sud des nuages»

Le réalisateur veveysan livre une œuvre remarquable et émouvante. Elle couronne un automne riche en promesses. Interview.

Le cinéma suisse n'est pas mort. Mieux même, il revit, l'actualité des écrans de Romandie et d'ailleurs le prouvent. Urba 2, la petite salle obscure urbigène, suit intelligemment le mouvement et s'en va ce week-end «Au sud des nuages», avec le quatrième long-métrage de Jean-François Amiguet, un Veveysan expatrié depuis une dizaine d'années en Valais. Bonne nouvelle pour les cinéphiles, le réalisateur d'un film qui rassemble notamment Bernard Verley et François Morel, sera là samedi pour parler de son œuvre.

– LA PRESSE Nord Vaudois: Le début de votre film a été tourné en Valais, près de chez vous. Il recèle donc certaines traces autobiographiques?

– Jean-François Amiguet: Non, pas vraiment. Les quinze premières minutes ont en effet été filmées à Villaz, le hameau où je vis, au-dessus d'Evolène, mais la comparaison s'arrête là. Le personnage principal est plus âgé que moi. C'est un paysan de montagne alors que je suis un citadin installé en montagne. Et il est mutique, alors que je suis plutôt quelqu'un qui s'exprime volontiers.

– Que diriez-vous aux spectateurs hésitants pour les convaincre d'aller voir votre film?

– D'abord qu'il leur offre un voyage dans des contrées relativement méconnues, telles la Sibérie, la Mongolie, avant d'achever ce périple dans une province de l'extrême sud chinois, le Yunan. Ce voyage au sens propre se double ensuite de celui intérieur accompli par le personnage principal. En quittant son Valais de tous jours, Adrien (campé par Bernard Verley, n.d.l.r.) revisite sa vie et son passé. Et lui qui est enfermé dans son quotidien s'ouvre soudainement au monde, d'abord, puis à lui-même.

– Ce ne doit pas être chose aisée de tourner dans ces pays?

– Non effectivement. Il a fallu près de trois ans de travail pour obtenir les autorisations de tournage. Pour les scènes réalisées dans un train russe, il a fallu obtenir l'accord de huit ministères différents...

– Mais le résultat est là et «Au sud des nuages» reçoit un accueil plutôt positif du public et de la critique. Vous venez du reste d'obtenir le Prix de la

Ville de Zurich. C'est une fierté?

– On est toujours heureux de

voir que notre film peut toucher le public. Mais je ne m'en vante pas. Il faut toujours relativiser dans ce métier. Et nous ne sommes pas des bêtes de concours.

– La Suisse n'est pas forcément le meilleur endroit pour être réalisateur de cinéma, non?

– C'est même extrêmement dur, car les conditions de production sont difficiles. Ceci est lié à la manière dont on considère l'art et la création dans ce pays. N'étant pas des choses rentables, elles sont laissées de côté. C'est d'autant plus navrant que nous traversons une période où les Suisses ont besoin de cette culture nationale qui réfléchisse à son identité présente, passée et future.

– Le cinéma suisse a aussi passablement de peine à s'exporter...

– C'est incontestable. Mais cet automne, plusieurs films suisses

ont bien marché, faisant germer beaucoup d'espoirs. Et c'est notamment le fait d'une nouvelle génération de réalisateurs qui s'affirment, comme Jean-Stéphane Bron ou Ursula Meier.

Frédéric RAVUSSIN

«Au Sud des nuages» sera projeté au cinéma Urba 2 en présence de Jean-François Amiguet, ce samedi 27 décembre à 17 h 45 et 20 h 15.



Bernard Verley et François Morel (de g. à dr.), le taiseux et le bavard du 4^e long-métrage de Jean-François Amiguet.

Monopole Pathé Films - SD

Au Royal ce week-end...

Master and commander

Réalisation : Peter Weir. Acteurs : Russell Crowe, Paul Bettany, Billy Boyd, James d'Arcy, George Innes. Durée 2h15 - de la séance 2h35.

Basé sur le roman à succès de Patrick O'Brian, ce film met en vedette Russel Crowe dans le rôle du capitaine de navire Jack Aubrey. Avec son équipage il devra affronter les Français et les Espagnols durant les guerres napoléoniennes, au début du XIX^e siècle. Ce grand film en costumes met en scène de magnifiques bâtiments dans une mise en scène grandiose nous faisant découvrir, pour notre plus grand plaisir, une partie de l'histoire assez méconnue. Après avoir campé les personnages principaux de films aussi différents que «Gladiator» ou «Un homme d'exception», Russel Crowe nous offre ici un capitaine courageux digne des plus grands films d'aventures. Alors n'hésitez pas, larguez les amarres... parez à l'abordage !

Au Sud des nuages

Réalisation : Jean-François Amiguet. Acteurs : Bernard Verley, François Morel. Durée 1h21 - de la séance 1h40. Age légal 7 ans / suggéré dès 16 ans.

Pour sa virée annuelle, une bande de vieux copains des montagnes valaisannes décide de rallier la Chine en train, en empruntant notamment le Trans-Mongolien. Une fois en route, les défections se multiplient. À l'arrivée, à l'autre bout du monde, il n'en restera plus qu'un : Adrien (Bernard Verley), grand blessé de la vie, qui ne dit jamais rien. Entre douceur et amertume, le quatrième long-métrage du Veveysan Jean-François Amiguet, primé à Locarno, est un magnifique voyage intérieur, que tout individu devrait faire en lui-même pour découvrir le monde et ses habitants, qu'il s'agisse de son voisin de palier ou du lointain Mongol.

Le cinéma suisse, cette année, est dans tous ses états. Des films de qualité comme on en attendait depuis la «grande époque» voient le jour pour notre plus grand plaisir. Au moment où le cinéma commercial américain bat en retraite, il est temps de manifester notre intérêt pour ces excellents films «de chez nous» !

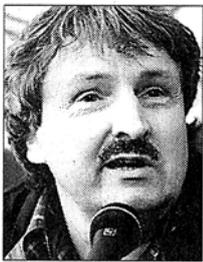
De plus, dimanche à 20h, nous aurons la chance de pouvoir, suite à la projection, discuter «Voyages» avec le réalisateur Jean-François Amiguet.

Adeline Stern

«Der Figur den Hals umdrehen»

Der Regisseur Jean-François Amiguet, geboren 1950, ist Waadtländer. Aber er kennt seine Walliser: Sie finden das Wallis auch in China.

Mit Jean-François Amiguet sprach Christoph Schneider



Wir sind ja alle irgendwie Provinzler, und alles beginnt in Ihrem Film in der Provinz. Was verbindet Sie als Waadtländer mit dem Wallis?

Ich lebe seit zehn Jahren dort und kann sagen: Es sind

wohner der grossen Rhone-Region, dieser Provinz, die nicht nur aus einer einzigen besteht, wie Ramuz sagte. Zu dieser Kultur gehöre ich, und ich meine trotz allem, dass die Ähnlichkeiten grösser sind als die Unterschiede. Dennoch wollte ich sofort eine Walliser Autonummer haben, als ich nach Evolène zog, weil man es mit Waadtländer Schildern im Verkehr dort wirklich nicht einfach hat. Als ich die ganze Anmeldeprozedur hinter mir hatte, bin ich ein Glas trinken gegangen im Restaurant des Gemeindepräsidenten. Es waren ein paar Gäste dort, die haben mich ausgefragt, und ich habe gesagt: Ja, ich bin Waadtländer, aber jetzt bin ich auch ein wenig Walliser und werde hier Steuern bezahlen. Und da sagte einer wie aus der Pistole geschossen: Gut, jetzt gibt es einen Walliser mehr, aber keinen Waadtländer weniger.

Muss man in diesen Mentalitätsunterschieden die Inspiration zu Ihrem Film suchen? Was hat Sie interessiert daran, Walliser Bergler in Richtung China zu schicken?

Der erste Grund, ganz persönlich, war, dass mein Geografielehrer in der Handelsschule seinerzeit von seiner Fahrt von Moskau nach Wladiwostok erzählt hat. Diese Reise habe ich immer auch einmal machen wollen. Der zweite Ausgangspunkt war der Kuhkampf, «le combat des reines», der den Wallisern so wichtig ist. Nicht dass ich eine besondere Beziehung dazu hätte; aber ich stellte mir vor, wie eine Figur woanders auf etwas trifft, was sie kennt, nämlich einen Kuhkampf in China, und wie sie merkt, dass das Ähnliche nicht das Gleiche ist, und dann überhaupt erst begreift, dass sie eine Reise gemacht hat. Und drittens dachte ich an die komischen Möglichkeiten oder genauer:



BILDER PD

Walliser Bauern in der Welt: «Au sud des nuages» von François Amiguet.

an den Übergang vom Leichten zum Ernsthaften. Schon die simple Vorstellung von ein paar Berglern im Bahnhof von Moskau kam mir poetisch vor: wie sie ihre Meinungen und ihren Akzent mit auf die Reise nehmen, wie sie ihre Weinflaschen und ihr

Trockenfleisch auspacken und wie sich diese Sicherheiten verlieren im Lauf der Reise. Ebenso, dass eine Komödie hinübergleitet in eine Art existenzielles Drama.

Sie reden jetzt als Drehbuchautor von den dramatischen Möglichkeiten der Figuren. Gibt es auch persönliche Verwandtschaften zu ihnen?

Das war die erstaunliche Erfahrung dabei. A priori haben sie mit mir nicht so viel zu tun. Ich bin immer noch der Städter, und sie sind die Bergler und Handarbeiter. Ich rede gern, und sie schweigen lieber. Es ist mir beim Schreiben des Buchs lange so vorgekommen, als sei ich eine Art Anthropologe unter Ureinwohnern in Alaska. Aber es kam der Augenblick, da habe ich mich gefragt: Und wenn ihr Schweigen ein wenig meines wäre? Ein klein wenig wie Flaubert, der sagte, dass er Madame Bovary sei. Ich bin ihnen näher gekommen.

Es gibt einen Dokumentarfilm über Ihre Dreharbeiten. Darin sieht man Sie in China nach der letzten Szene sehr emotional reagieren. Was hat Sie so berührt?

Ich war plötzlich Madame Bovary, quasi. Die Hauptfigur Adrien redet in einem grossen Monolog über sich, und als ich Bernard Verley, dem Hauptdarsteller, zuhörte, hat es mich plötzlich überfallen, wie weit ich von zu Hause weg war. Da wurde ich zu dieser Person auf fast gewalttätige Art. Das habe ich nicht erwartet.

Sie schicken Ihren Adrien durch ganz Russland, die Mongolei und China. Aber er sucht gar nicht das Fremde, sondern findet

überall das Wallis. Es ist, wie wenn er nie weggefahren wäre. Das ist ein sehr trauriges Bild vom Reisen...

Genau. Er verweigert sich der Idee vom Reisen. Er schliesst im Zug immer die Jalousien. Und so reist man doch oft. Man sagt: Ich will die Welt entdecken. Und am Ende hat man nichts entdeckt, als dass einem zu Hause wohler ist.

Man findet immer nur sich selbst?

Wenn wir von Adrien reden, nicht einmal das. Ganz am Ende begreift er ein bisschen was. Sonst ist die ganze Reise der Ausdruck einer Blockade. Ich selber reise auch sehr schlecht, ich kann keine Sprachen und bin heikel mit fremdem Essen. Jetzt stellen Sie sich meine Ängste auf der ersten Recherchereise für den Film vor, sechs Wochen allein unterwegs. Aber die Angst war vielleicht meine Chance bei diesem Abenteuer. Ich fliege nämlich nie, weil ich klaustrophobisch bin. Und die Langsamkeit eines russischen Zugs, die Trägheit, zu der sie einen zwingt, hat unglaubliche Begegnungen ermöglicht, gewissermassen auf Augenhöhe mit der Welt. Ich kam mir vor wie Michael Strogoff, der Kurier des Zaren bei Jules Verne.

Dreharbeiten bedeuten logistischen Aufwand. Wie kompliziert war das hier?

Es waren zwei Jahre Arbeit. Eine Koproduktion mit Russland, mit der Mongolei war bei unserem Budget nicht möglich. Wir mussten Freunde vor Ort finden, und

das konnten nicht immer Profis sein. Manchmal gings etwas pfadfinderhaft zu, vor allem in der Mongolei. Bis die Scheinwerfer brannten, das konnte einen wahn-sinnig machen. In Russland war die Schwierigkeit eher, dass man für jede Provinz eine neue Dreherlaubnis brauchte.

Wenn Schweizer in der Mongolei oder in China einen Film drehen, ist das auch eine Art Tourismus, könnte man sagen. Wie vermeidet man kulturelle Klischees?

Die Antwort kommt Ihnen vielleicht ein wenig seltsam vor. Ich glaube, man muss die Leute einfach lieben. Klischees haben mit Faulheit zu tun und mit einem Gefühl von Überlegenheit. Man muss aber die Wirklichkeit überprüfen, schon während man schreibt. Man sollte der ersten Idee von einer Figur, die einem durch den Kopf geht, immer den Hals umdrehen. Das meine ich mit Liebe. Andererseits will ich den Zuschauern die Klischees auch zeigen, damit sie sehen, wie sie zerbrechen.

Auch die Klischees der Heimat. Eigentlich ist «Au sud des nuages» doch so etwas wie ein Heimatfilm...

Ganz sicher. Aber Heimatfilm auf eine dialektische Art, entschuldigen Sie das grosse Wort. Wenn meine Figuren in den Walliser Bergen blieben, würde man ihnen die Heimat weniger ansehen als in der Mongolei. In der Distanz enthüllt sich erst das Fundamentalschweizerische.

Walliser Bauern auf Reisen

Jean-François Amiguet setzt im Film «Au sud des nuages» ein paar Walliser in die Transsibirische Eisenbahn. Nur einer von ihnen kommt an.

Von **Christoph Schneider**

Manche reisen in die Welt, sagen wir: aus dem Wallis nach China, und meinen dann, sie hätten sich ein Weltbild gemacht. Dabei war es höchstens eine Stadtrundfahrt. Ein hartschädlicher Walliser, der von seinem Berg im Val d'Hérens steigt, obwohl er nicht muss, und den Zug nach China nimmt, weil es einmal so abgemacht ist, verweigert vielleicht sogar die Stadtrundfahrt. Das Fernweh im Kopf ist nur ein diffuses Ziehen, und er hätte es noch lange ausgehalten, wenn nicht ein Freund die Idee gehabt hätte, man müsse etwas da-

gegen tun. Im Herzen aber hat sich die Heimat so verklumpt, dass es gar nicht aufgehen will für das Fremde. So einer nimmt dann seinen Fendant mit in die Mongolei und macht in der Transsibirischen Eisenbahn die Vorhänge zu.

So jedenfalls muss man sich Adrien vorstellen und die ganze sperrige Männergruppe aus Walliser Bauern und Jägern, die der Regisseur Jean-François Amiguet in «Au sud des nuages» auf Reisen schickt. Es zieht sie nach China, obwohl sie gar nicht wissen wollen, wie es dort ist. Der Erste kehrt schon in Berlin um, zwei andere in Moskau, und nur Adrien, der am wenigsten redet und den härtesten Schädel hat, stösst in die Mongolei vor und weit hinein in die chinesische Provinz (einmal abgesehen von Roger, der viel zu geschwätzig ist für einen richtigen Walliser: Seiner mongolischen Liebesgeschichte wollen wir hier das Überraschungsmoment nicht nehmen).

Eine wunderbare kleine Geschichte ohne Wunder und ein Drama von un-

dramatischer Ruhe. Ein wenig harzig geht das manchmal dahin, und die Inszenierung ist ohne visuellen Glanz. Aber das Harzige entspricht dem Rhythmus, in dem ein paar sehr glaubwürdige Figuren atmen; und das Glanzlose passt zu der rauen Schwermut, die auch in den komischsten Momenten über der Reise liegt. Der französische Schauspieler Bernard Verley spielt Adrien, und in ihrer individuellen Präzision ist es die schönste Studie von Verknochenheit. Wie diesen Walliser das Reisen weder bildet noch glücklich macht; wie er sein Wallis mit sich schleppt bis nach China, wo er findet, dass es auch recht walliserisch zugeht; wie die heimatliche Verkrustung dann doch ein paar Sprünge bekommt: Das ist ein lebenswerter und kluger Film, zärtlich in der Ironie und leise in der Tragik.

«Au sud des nuages» läuft in Zürich ab morgen im Arthouse Nord-Süd.

Heimat, deine Kühe!

«*Au sud des nuages*» von Jean-François Amiguet

che. «Ha» – fast mongolisch, beinah chinesisches, aber eben doch durchaus schweizerisch mit der unverkennbar klangvollen Brechung von Stimmhorn, setzt der Film ein: hoch oben, weit weg, südlich der Wolken? Jetzt kommen die fünf Männer im Jeep mit Hund ins Bild, irgendwo im Wallis, auf der Gemsjagd. Später wird der uralte (deutsche) Schulatlas hervorgeholt, wird angestossen auf das grosse Vorhaben: eine gemeinsame Fahrt im Zug, von Moskau in die Mongolei und weiter bis nach China. Einer kann nicht, und so sind es denn ihrer vier, die sich, Bergschuhe und Rucksack, beim Postauto einfinden, nach Basel fahren, wo einer zur Gruppe stösst, der nicht nur nach Genf ausgewandert ist, sondern das Servette-Abzeichen auf der Jacke trägt. Doch schon in Berlin, im Zoo vor den Flusspferden, fängt das Heimweh an und wird übermächtig, zumal der Hund zu Hause weggelaufen ist; dem Bruder geht's nicht viel besser, und dem Dritten sind die Herztabletten in den Ausguss gerollt.

So sind es denn noch zwei, die in Moskau wirklich die Transsibirische besteigen und losfahren. Adrien (*Bernard Verley*), der bärbeissige Einzelgänger, der keine Gesellschaft verträgt und schon gar nicht diejenige von Roger (*François Morel*), dem mit dem unverschämten Servette-Abzeichen, ist in vorgerücktem Alter endlich auf dem Weg zu sich selbst, Roger zu einer neuen Frau. Das verrät ihnen das Drehbuch natürlich noch nicht, das Jean-François Amiguet wie bei allen seinen Filmen – seit «*Alexandre*» (1983), dem Erstling, seit «*La méridienne*» (1988), dem Meisterstück, seit «*L'écrivain public*» (1993) – mit *Anne Gonthier* geschrieben hat. Roger, dessen Sache das beharr-

liche Schweigen der in den Bergen gebliebenen Kumpane nicht ist, Roger, der das Herz auf der Zunge trägt und mit allen sofort das Gespräch sucht, hat Adrien schon etwas mürbe geredet, als sein Herz unrettbar für die schöne mongolische Schlangenfrau (*Ariunsaja Zogoo*) entbrennt und er ihr in ihre Jurte in Ulaanbaatar folgt.

So dass Adrien die letzte Etappe allein in Angriff nehmen wird. In kitschigem Weichzeichner führt ihm die Erinnerung wiederholt Bilder einer jungen Frau zu Hause in den Bergen vor Augen. Bald wird er den Zug verlassen, dessen Gänge *Hugues Ryffels* Kamera zu akrobatischen Verrenkungen nötigten. Dann wird auch das gleichmütige Rollen und Rattern verstummt sein, das die endlose Abfolge von Dörfern und Datschas begleitete, die unendliche Landschaft vor den Fenstern. Und zuletzt wird er am geheimen Ziel seiner Reise angelangt sein, in Yunnan im Süden, in einer Landschaft, deren Felstürme bizarrer noch als die Erdpyramiden von Euseigne dastehen und wo er endlich finden wird, was Roger den heimatlichen Bergen zum Hauptvorwurf gemacht hatte: «Kühe, Kühe, Kühe». Der Bogen zu seinen wackeren Eringerkühen daheim auf der Alp schliesst sich, wenn er inmitten der Zuschauermenge den schönen Zebustieren und den massigen Wasserbüffeln mit den zugeschliffenen Hörnern zusieht, wie sie sich blutige Kämpfe liefern. Und er wird erstmals in seinem Leben reden, auf einer Parkbank am Morgen nach dem grossen Feuerfest, mit einer Frau, die ihn nicht versteht, aber zuhört. (Kino Arthouse *Nord-Süd* in Zürich)

Walliser Aprikosen und Chinesische Mauer

Am Ende beginnt Adrien zu sprechen. Plötzlich sprudelt es aus dem verknozten Bauern heraus, er erzählt und erzählt, aber seine Zuhörerinnen versteht nichts. Kein Wunder, Adrien (gespielt von Bernard Verley) kommt aus dem Wallis, aber jetzt sitzt er irgendwo im fernen China. «Au Sud des Nuages» bringt fern und nah zusammen, die einheimische Aprikosenkonfitüre mit der Chinesischen Mauer, er zeigt mehr Verbindendes als Trennendes, und Kuhkämpfe gibts sowieso im Wallis und in China. Manchmal wirken die Parallelen etwas aufdringlich, aber alles in allem präsentiert der Westschweizer Filmemacher Jean-François Amiguet eine hübsche

Reise zu sich selbst. Sie beginnt als klassisches Roadmovie: Fünf Bergbauern haben 13240.35 Franken in ihrer Jagdkasse, damit könne man doch mal was anderes machen, als nach Amsterdam ins Puff zu fahren, schlägt einer vor, und träumt von einer Reise mit der transsibirischen Eisenbahn. Die Fahrt verläuft anders als geplant, am Ende sitzt Adrien allein in der Fremde. Aber man hat den kauzigen Vogel lieb gewonnen und möchte sich gerne ein wenig dazusetzen auf die Bank im fernen China. Wenns nur Platz hätte... (ML)

Au Sud des Nuages

von Jean-François Amiguet

★★★☆☆



Das Ende ist ein Anfang: Adrien (Bernard Verley) am Ziel seiner Reise

Filmauszeichnungen der Stadt Zürich

Zürich: Die Auszeichnungen für Filme der Stadt Zürich gehen dieses Jahr an die Macher von drei Filmen, einen Filmtechniker und eine Hochschulprofessorin.

Mit 30 000 Franken ausgezeichnet wird der Film «Au Sud des nuages» von Jean-François Amiguet, 20 000 Franken gehen an den Film «Hans im Glück – Drei Versuche, das Rauchen loszuwerden» von Peter Liechti. Der dritte preisgekrönte Film ist «Geschichten vom Fälscher» von Johannes Flutsch. Er erhält 10 000 Franken, wie die Stadt Zürich am Freitag mitteilte.

Ebenfalls je 10 000 Franken erhalten der Filmtechniker Pio Corradi sowie Margrit Eschenbach, Professorin an der Hochschule für Gestaltung Zürich (HSGZ). Eschenbach hatte sich um den Aufbau des Studienbereichs Film/Video an der HSGZ verdient gemacht.

Die Übergabe der Auszeichnungen findet am 18. Dezember im Rahmen der Wiedereröffnung des renovierten Filmpodiumkinos Zürich statt. (sda)

RAILMOVIE

CHINA ALS WALLIS

Vier wortkarge Walliser Bergbauern unternehmen eine Reise nach China. Mit Knickerbockern und Wanderrucksack machen sie sich auf den Weg. Doch schon in Basel überfällt sie das Heimweh. Und wenig später stellt ein schwatzhafter Reisebegleiter die Jagdkollegen vor die erste Zerreihsprobe. Einer nach dem anderen kehrt um. Bis Moskau bleiben nur zwei übrig. Der Kommunikative (Morel) rettet kurz darauf im Zug eine schöne Frau und findet in ihr seine grosse Liebe. Nur gerade der 70-jährige Adrien (Verley) schafft es bis nach Peking. Dort entdeckt er eine faszinierende Kultur und sich selbst. Der Schweizer Regisseur Amiguet schildert in seinem **ruhigen Railmovie** die eindrückliche Asienreise engstirniger Bauern und zeigt humorvoll, wie wenig sich die Walliser Bergwelt von der Ferne unterscheidet. Ein unspektakulärer, spannend erzählter Spielfilm, der beweist, dass heimisches Schaffen Weltformat haben kann und es nicht schadet, wenn man über die Landesgrenze hinwegschaut. (sr)



★★★

«Au sud des nuages»

Regie: Jean-François Amiguet, mit Bernard Verley und François Morel.

Kino

Der Westschweizer Regisseur Jean-François Amiguet schickt in **«Au sud des nuages»** einen Walliser Bergbauern auf eine Zugreise nach China. Das Road-movie inszeniert den Zusammenprall zwischen schweizerischer Biederkeit und asiatischer Exotik – und findet dabei einen erfrischenden Ton. ★★★★★

